P. BERNARD
F. REDON

NOUVELLE HISTOIRE DE FRANCE



COURS ÉLÉMENTAIRE
2e ANNÉE

FERNAND NATHAN

P. BERNARD et F. REDON

NOUVELLE HISTOIRE DE FRANCE

COURS ÉLÉMENTAIRE 2e ANNÉE

Programme 1945

FERNAND NATHAN - ÉDITEUR
18, Rue Monsieur-le-Prince - PARIS VIe

COURS BERNARD-REDON

1. Notre premier Livre d'Histoire.
Cours élémentaire.

2. Nouvelle Histoire de France.
Cours élémentaire (2e année).

3. Nouvelle Histoire de France.
Cours moyen.

4. Nouvelle Histoire de France.
Cours moyen (2e année).

5. Le Livre Unique d'Histoire.
Certificat d'études.

AVERTISSEMENT

Les Instructions ministérielles, relatives à l'enseignement de l'histoire au Cours Elémentaire, s'expriment, tant sur le programme que sur la méthode, avec toute la netteté souhaitable.

Nous avons essayé de suivre la voie qu'elles nous ont tracée :

1° *en adoptant la liste même des leçons que donne, à titre indicatif, l'arrêté du* 17 *octobre* 1945 *;*

2° *en « situant » chaque leçon, par quelques phrases brèves et par quelques dates capitales, dans le déroulement de notre histoire nationale ;*

3° *en faisant « appel à l'observation » le plus souvent possible;*

4° *en laissant soigneusement aux récits, aux anecdotes, aux légendes même la prépondérance qui fait de l'histoire, au Cours Elémentaire, un recueil de « belles histoires ».*

Les Auteurs.

1re LEÇON

LA GAULE ET LES GAULOIS

La France d'autrefois s'appelait la Gaule. Ses habitants étaient les Gaulois.

La Gaule ne ressemblait pas à la France d'aujourd'hui. Elle était couverte de forêts difficilement franchissables.

Mais les Gaulois vivaient de la forêt. Elle leur donnait du bois et de la viande.

Avec les branches d'arbres ils bâtissaient leurs cabanes.

D'autre part, les forêts contenaient beaucoup de sangliers, de cerfs, de taureaux sauvages. La plupart de ces bêtes sont bonnes à manger. Pour les Gaulois, la forêt, c'est un terrain de chasse. En même temps, ils y élèvent des porcs, car ils sont friands de cette chair.

Les Gaulois étaient païens. Ils peuplaient de dieux toute la nature et en particulier les forêts : le vent, le tonnerre, certains arbres mêmes étaient des dieux.

Leurs prêtres s'appelaient *druides*. C'est dans les clairières de la forêt qu'ils accomplissaient leurs cérémonies religieuses.

L'une de ces cérémonies était tout à fait barbare. Le druide sacrifiait, sur un bûcher, une ou plusieurs bêtes, pour honorer les dieux, remporter des succès à la guerre, obtenir de bonnes récoltes, éloigner les épidémies, etc...

Dans les circonstances solennelles, au lieu de tuer des animaux, il sacrifiait des esclaves. On enfermait ces malheureux dans des mannequins d'osier, auxquels le druide mettait le feu.

Une autre cérémonie était moins barbare, c'était la cueillette du gui.

Le gui est une plante qui pousse sur les arbres. Les Gaulois attribuaient au gui du chêne le pouvoir de guérir les maladies et de porter bonheur.

Chaque année, au printemps, le druide de la tribu, vêtu de blanc, une couronne d'or sur la tête, une serpe d'or à la main, montait sur un chêne et coupait le gui.

Des jeunes filles recevaient la plante sacrée, sur un linge blanc.

La foule, présente à la cérémonie, chantait, et poussait des cris joyeux. On se souhaitait la bonne année en criant : « Au gui, l'an neuf ! »

RÉSUMÉ

Notre pays et ses habitants se sont appelés la Gaule et les Gaulois.

La Gaule était alors couverte de forêts.

Une cérémonie avait lieu chaque année dans les forêts : la cueillette du gui par les druides.



La cueillette du gui.

2e LEÇON

VERCINGÉTORIX

Les tribus gauloises se gouvernent librement : le peuple gaulois est un peuple indépendant.

Mais voici qu'un autre peuple — les Romains, venus d'Italie — veut s'emparer de la Gaule. Les Romains ont à leur tête un grand général, JULES CÉSAR.

Les Gaulois, de leur côté, choisissent un grand chef : **Vercingétorix.**

Vercingétorix est jeune, hardi, aimé de la foule. Il veut que son pays soit libre et fier. Il se bat avec un grand courage. C'est un brave, qui entraîne tous les braves derrière lui.

Les Romains sont d'excellents soldats, infatigables, remarquablement disciplinés.

Les Gaulois sont vaillants, eux aussi, Ils vont, parfois, à la bataille, la poitrine nue, pour montrer qu'ils ne craignent ni les coups, ni la mort. Quand l'ennemi paraît, ils se jettent follement sur lui, n'écoutant plus les ordres de leurs chefs.

Aussi, dans une bataille, les Gaulois de Vercingétorix ont-ils été vaincus.

Vercingétorix rassemble aussitôt ceux qui ont échappé à la mort et les conduit dans une forteresse voisine, *Alésia*, pour leur permettre de s'abriter et de reprendre des forces.

Mais César les a poursuivis.

Il entoure Alésia de fossés, de palissades, et en fait le siège.

Les Gaulois, assiégés, ne peuvent, ni sortir de la forteresse, ni recevoir des secours du dehors. La famine est là, menaçante. Les Gaulois paraissent perdus.

Alors, Vercingétorix décide de se rendre à César et de se dévouer pour ses soldats.

Seul, monté sur son cheval de bataille, il se dirige vers le camp romain. Arrivé devant l'estrade où César est assis, il

saute de cheval et jette à terre, en signe de soumission, son casque, son épée, son bouclier. Puis, croisant les bras, il attend.

César demeure sans pitié. Il fait charger de chaînes le vaincu.

On l'emmène à Rome (52 avant Jésus-Christ). Il reste en prison pendant six ans.

Au bout de ce temps, il figure, enchaîné, aux fêtes données en l'honneur de César, victorieux.

Puis, ramené dans sa prison, il est mis à mort.

RÉSUMÉ

Vercingétorix est le héros de la guerre d'indépendance que les Gaulois ont soutenue contre Jules César et les Romains.

Vaincu et emmené prisonnier à Rome (l'an 52 avant Jésus-Christ), il a été mis à mort par les Romains.



Vercingétorix rassemble les Gaulois.

3e LEÇON

UN MONUMENT GALLO-ROMAIN

Après la défaite de Vercingétorix, la Gaule devient romaine. Les Gaulois prennent, peu à peu, les habitudes, les goûts, la langue des Romains.

On les appelle **Gallo-Romains.**

Dans la Gaule d'autrefois, il n'y avait que de pauvres villages. En Gaule romaine, des villes superbes s'élèvent à Lyon, Nîmes, Arles, etc., avec des maisons de pierre, des rues dallées, des places publiques couvertes de statues, enfin de beaux monuments.

L'une des deux gravures de la page 12 représentent l'un de ces monuments. Ce sont les arènes de Nîmes, destinées à ce qu'on appelle les jeux du cirque.

Ce puissant édifice, de forme presque ronde, ressemble aux stades d'aujourd'hui. Du dehors, il est haut de 22 mètres : il présente deux étages de portiques, ou galeries voûtées. Au dedans, il est garni de 35 rangées de gradins en cercle, qui peuvent recevoir 30.000 spectateurs.

Le monument n'est pas couvert : les représentations se donnent en plein air.

Suivons la foule qui se précipite vers les arènes. Elle va assister à un combat de gladiateurs, esclaves armés d'épées. Le gladiateur qui aura la victoire recevra sa liberté.

Le combat se termine au moment où nous entrons.

L'un des gladiateurs, blessé, est renversé sur le sol. Regardons la gravure. Le vainqueur, de son pied, lui presse la poitrine. Le vaincu, un doigt levé vers les spectateurs, implore sa grâce.

A-t-il mal combattu, à leur gré ? Les spectateurs, poussant des cris, tourneront leurs pouces vers le sol. Cela signifiera : la mort pour lui.

Si les spectateurs lèvent leurs pouces en l'air, la grâce est accordée.

Quelquefois, des lutteurs, appelés bestiaires, combattent dans l'arène contre des bêtes féroces : lions, panthères, tigres, ours.

Quelquefois aussi, certains condamnés à mort sont « livrés aux bêtes », pour être dévorés devant un public qui aime ces cruels spectacles.

Les jeux barbares du cirque cesseront, quand toute la Gaule sera devenue chrétienne.

RÉSUMÉ

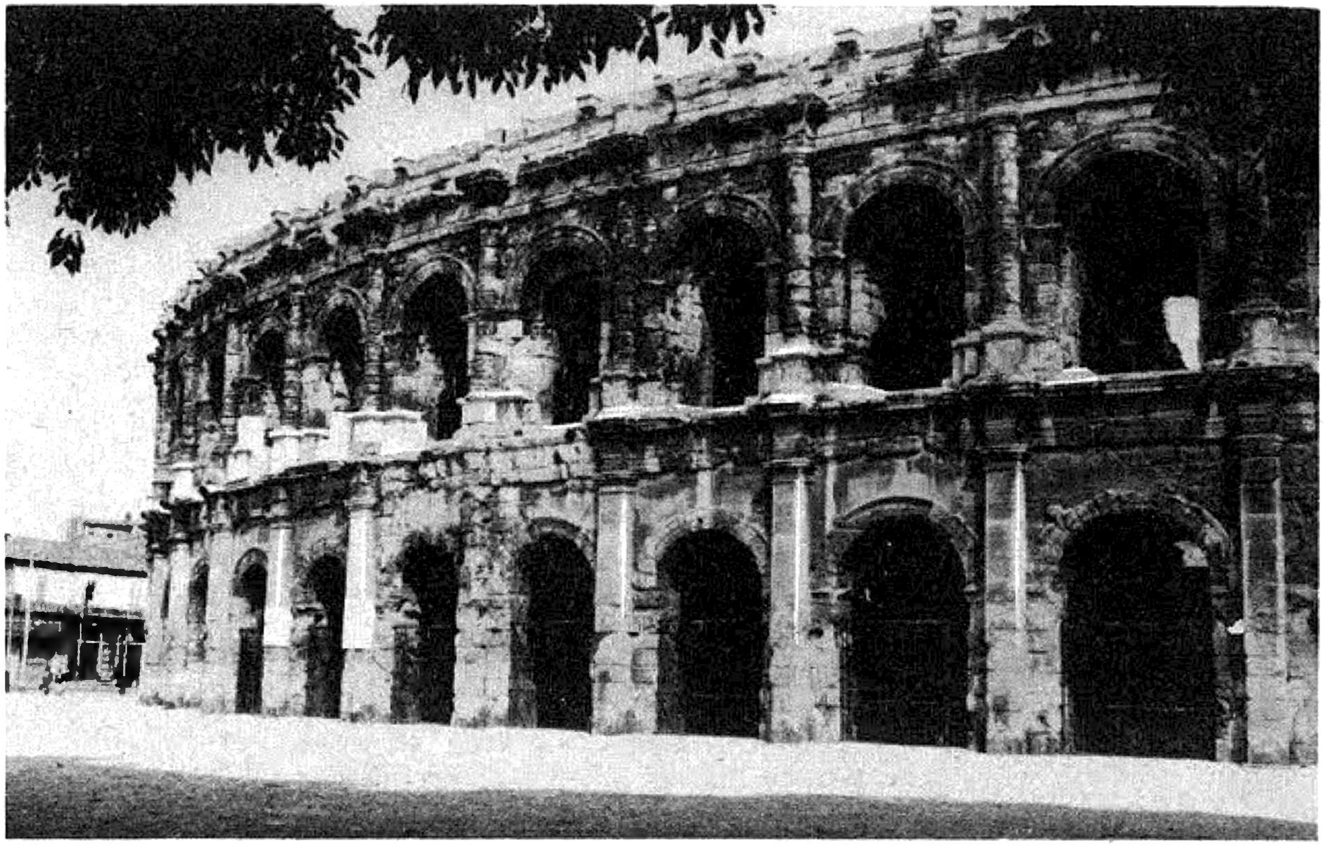
Dans la Gaule romaine, de belles villes se sont développées : Lyon, Nîmes, Arles, etc...

Toutes étaient fières de leurs monuments.

Nîmes possède encore des Arènes où avaient lieu les jeux du cirque : luttes entre gladiateurs, combats contre les bêtes féroces.

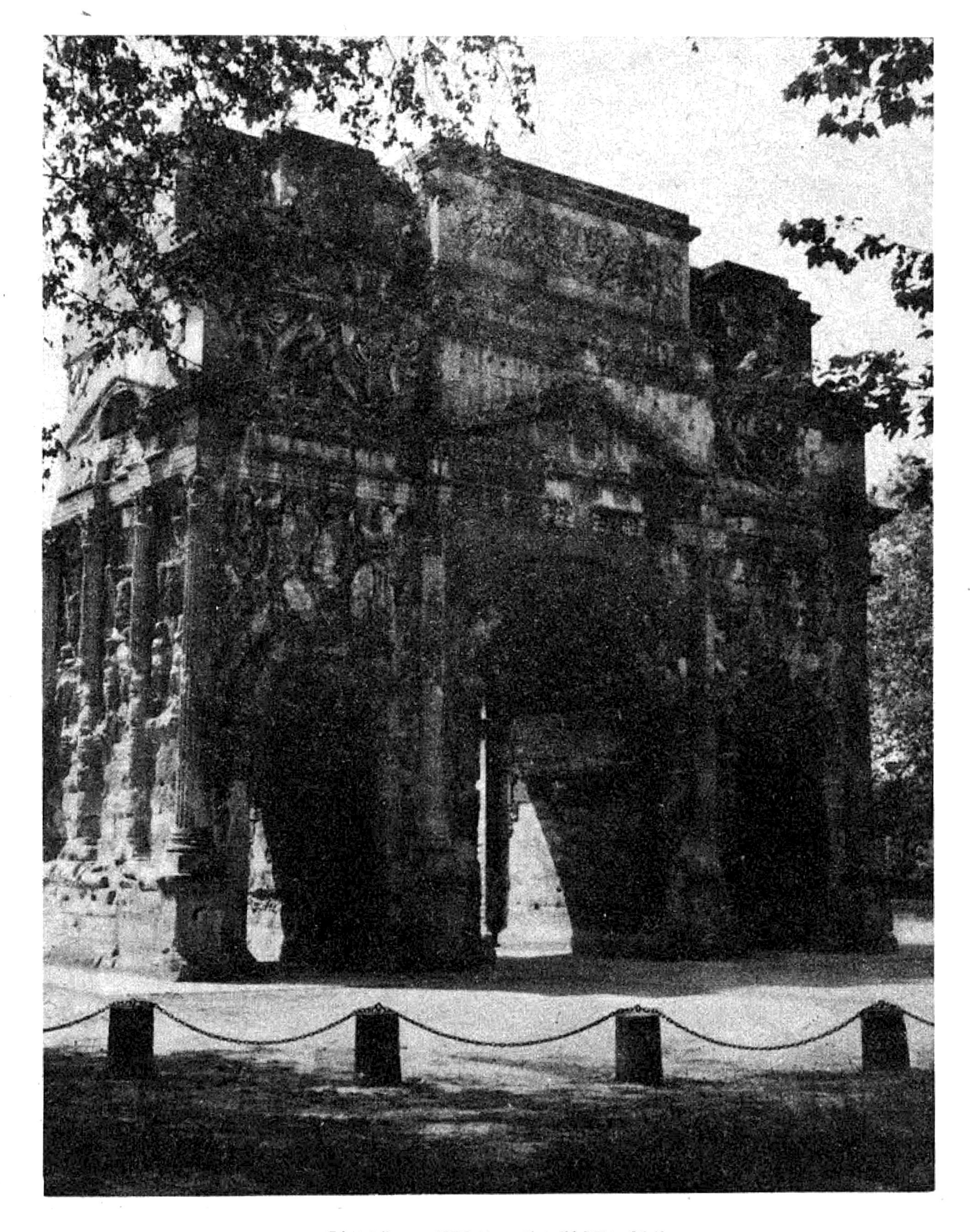


Un gladiateur vaincu demande grâce de la vie.



DEUX BEAUX MONUMENTS GALLO-ROMAINS

En haut une porte de ville, la porte St André à Autun, qui était une importante cité à l'époque gallo-romaine. En bas une partie des arènes de Nîmes, vues de l'extérieur. Remarquez, dans les deux monuments, les arcs arrondis que l'on retrouve plus tard dans les monuments « romans ». (Voir p. 34).



L'ARC DE TRIOMPHE D'ORANGE

Les Romains aimaient à construire, pour célébrer des victoires, de grands arcs monumentaux comme celui que l'on peut voir encore à Orange, dans le midi de la France. Sur les faces et sur les côtés de ces arcs de triomphe étaient sculptées des scènes de bataille, des armes, etc., comme on le fait encore de nos jours. (Voir l'Arc de Triomphe de l'Etoile à Paris, page 120).

4e LEÇON

CLOVIS

Après les Romains, les maîtres de la Gaule ont été les *Francs*, venus du pays belge. Le nom de Francs qu'ils se donnent signifie : braves. C'est de ce nom que vient celui de la France.

Au temps du roi **Clovis** (481), les Francs, eux et leur roi, sont encore barbares, comme le montre l'histoire suivante :

Un jour, les Francs pillent l'église de Reims et dérobent un vase précieux. L'évêque, Saint Rémy, le réclame à Clovis.

Celui-ci, quand vient le partage, à Soissons, demande que le vase lui soit, tout d'abord, attribué. Mais un soldat, mécontent, proteste, en disant : « Ce vase n'est pas à toi, tu ne l'auras que si le sort te le donne ». Et d'un coup de sa hache, il le met en pièces.

Clovis souffre cet affront, sans mot dire.

Mais l'année d'après, passant en revue ses troupes, il s'arrête devant le soldat de Soissons. « Personne, lui dit-il, n'a les armes aussi mal tenues que les tiennes. » Il les prend et les jette à terre.

Le soldat se baisse pour les ramasser.

Alors, Clovis lève sa hache et fend la tête du soldat en disant : « Ainsi as-tu fait du vase de Soissons ».

Pourtant, ce farouche guerrier, qui est païen, cède, plus tard, aux prières de sa femme, Clotilde, qui est chrétienne, et se fait baptiser par Saint Rémy.

Le jour de son baptême, dans l'église de Reims, les tentures, les lumières, l'encens, les chants ont remué son cœur.

« Est-ce là, dit-il, à l'évêque, le Paradis que tu m'as promis ? »

Mais son vrai caractère ne s'est pas adouci.

Il est sans pitié pour ceux de ses parents dont il craint quelque rivalité. Il les traite en ennemis. Quelquefois, de sa main, il les tue.

Mais, depuis son baptême, et grâce à l'amitié des évêques, tout-puissants auprès des populations chrétiennes, il conquiert presque toute la Gaule.

RÉSUMÉ

Les Francs ont été les maîtres de la Gaule, après les Romains.

Leur principal roi est Clovis, devenu chrétien, mais resté barbare toute sa vie.



Guerriers francs devant leur village.

5e LEÇON

CHARLEMAGNE EMPEREUR (I)

Voici l'histoire d'un autre roi franc, venu longtemps après Clovis, mais plus puissant et plus célèbre que lui : **Charlemagne**.

Ce grand roi aime la simplicité dans les vêtements, et, les jours ordinaires, il n'est pas mieux vêtu qu'un gros fermier. Un jour, il reçoit des officiers venus le voir en costume très brillant. Il ne dit rien, et les emmène à la chasse, qu'il aime. Montés sur leurs chevaux, les voilà galopant sous la pluie et dans les sentiers boueux de la forêt. Au retour, les beaux costumes sont salis et déchirés. Alors, le roi, riant, dit à ses officiers, tout honteux : « Si vos costumes étaient moins riches, vous regretteriez moins de les voir en cet état. »

Un jour vient, pourtant, où Charlemagne revêt un costume magnifique. C'est le jour de Noël de l'an 800, dans l'Eglise Saint-Pierre de Rome. Le Pape couronne Charlemagne empereur d'Occident. La couronne est d'or massif, garnie de brillants. Le manteau, placé sur les épaules du nouvel Empereur, est de drap d'or ; les sandales dont on le chausse, de fil d'or. Des pierres précieuses sont incrustées dans le pommeau, en or, de son épée.

Mais la cérémonie achevée, Charlemagne dépose tout ce luxe. Il le reprend, dans son palais d'*Aix-la-Chapelle* quand, assis sur son trône, il reçoit les évêques, les grands officiers de ses armées, les envoyés des souverains étrangers.

S'il n'aime pas le luxe, il aime le savoir. Il a ouvert des écoles. Des écoles ! on n'en voyait plus depuis le temps des Gallo-Romains. A Charlemagne enfant, on n'avait rien appris. Homme déjà avancé en âge, il apprendra à lire et à écrire.

Un jour il va visiter l'école qu'il a installée dans son palais. Il s'aperçoit que, seuls, les enfants pauvres travaillent

bien. Il leur dit : « Continuez à mériter les éloges de vos maîtres ; je vous donnerai, plus tard, les meilleures places de mon empire. » Puis, se tournant vers les autres, qui étaient des fils de seigneurs, il leur dit : « Pour vous, je fais peu de cas de votre naissance et de vos richesses. Si vous ne travaillez pas, vous n'obtiendrez rien de moi. »

Charlemagne mourut en 814, dans son palais d'**Aix-la-Chapelle**.

RÉSUMÉ

Charlemagne est le plus célèbre des rois francs. Il fut couronné par le Pape, à Rome, empereur d'Occident en l'an 800. Il resta toujours simple dans ses goûts et ami du travail.

La capitale de son empire fut Aix-la-Chapelle.



Charlemagne à la chasse avec ses officiers.

6e LEÇON

CHARLEMAGNE CONQUÉRANT (II)

Charlemagne a été un roi guerrier. Il a passé la plus grande partie de sa vie à combattre *les Lombards*, en Italie, *les Saxons*, en Allemagne, *les Sarrasins*, en Espagne.

Ses conquêtes s'étendent au loin. L'Allemagne, l'Italie, le nord de l'Espagne font partie de son Empire.

On parle longtemps de ses exploits et des exploits de ses compagnons, dans les chaumières comme dans les châteaux. A propos de l'effroi qu'il inspire à ses ennemis, on conte ce qui arriva à Didier, roi des Lombards.

Didier, du haut d'une tour, ayant auprès de lui un seigneur franc qui a abandonné le service de Charlemagne, voit arriver, au loin, les premiers soldats de l'armée franque : « Charlemagne est là, n'est-ce pas ? » — « Ah ! non, dit le seigneur, ce n'est qu'une avant-garde. »

Les soldats, plus nombreux, couvrent la plaine : « C'est Charlemagne, cette fois ? demande Didier. — « Non », dit le seigneur, hochant la tête.

Des gardes-du-corps, dont les armes jettent des éclairs, apparaissent : « Pour le coup, c'est bien Charlemagne ? » — « Pas encore », dit le seigneur, qui ajoute : « Quand vous verrez les moissons foulées, les fleuves déborder, et votre tour battue par des flots de fer, vous direz : Charlemagne est là. »

Charlemagne paraît enfin, dans son armure étincelante, terrifiant de majesté et de force. Didier, éperdu d'effroi, s'affaisse, sans connaissance.

Voici un autre récit, concernant **Roland**, neveu de Charlemagne.

Roland, commandant l'arrière-garde de l'armée qui revient d'Espagne, est attaqué par les Sarrasins dans les Pyrénées, au défilé de *Roncevaux*. Il est trop fier pour appeler à son secours Charlemagne, déjà sur les routes de France,

en sonnant du cor. Son épée, appelée Durandal, pourfend les Sarrasins de la tête aux pieds. Ses compagnons, accablés par le nombre, sont tués l'un après l'autre. Sur le point de succomber à son tour, Roland ne veut pas laisser sa vaillante épée aux mains de l'ennemi. Il essaie de la briser, en frappant un rocher : c'est le rocher qui se fend. Il se décide enfin à sonner du cor : sous l'effort, les veines de son cou se rompent. Il meurt, le visage tourné vers l'ennemi, songeant à la douce France, qu'il ne reverra plus.

RÉSUMÉ

Charlemagne est un grand conquérant.

Son empire a compris, avec la Gaule, l'Allemagne, l'Italie et le nord de l'Espagne.

Longtemps après sa mort, ses exploits ont inspiré des légendes et des récits héroïques.



Roland à Roncevaux.

7e LEÇON

LES NORMANDS

Sur la fin de sa vie, Charlemagne avait vu de nouveaux ennemis menacer son empire. Ceux-ci arrivent par mer. Mais la crainte qu'inspire Charlemagne les retient loin des côtes.

Charlemagne les aperçoit de la fenêtre d'un de ses palais. Ses yeux se mouillent de larmes. « Ils n'osent maintenant débarquer, dit-il. Mais que ne feront-ils pas quand je n'y serai plus ! »

Charlemagne disparu, ses faibles successeurs défendent mal le pays. Voici venir les pirates. On les appelle *Normands*, ou hommes du Nord. Ce sont de hardis marins : ils chantent, dans les tempêtes.

Ils entrent dans le pays par les rivières. Quand, sur l'une ou l'autre rive, ils voient un gros village, un monastère, une église, ils sautent à terre, massacrent les gens, volent tout ce qu'ils peuvent emporter et remontent sur leurs barques, pour recommencer plus loin leurs brigandages.

Toutes les ruses leur sont familières.

Un jour, une de leurs bandes arrive, sur une rivière, auprès d'une ville, fortifiée et fermée. Comment faire pour y pénétrer ? Leur chef, Hastings, envoie auprès de l'évêque deux de ses soldats qui, en pleurant, disent qu'Hastings est mort, et demandent qu'il soit enterré chrétiennement. L'évêque les croit et envoie chercher le corps. Le cercueil arrive à l'église, suivi de tous les soldats. La cérémonie commence. Tout à coup, le cercueil s'ouvre. Hastings sort tout armé. Les Normands se jettent sur l'évêque et les prêtres, les tuent, pillent l'église et disparaissent.

En 885, une autre bande, remontant la Seine, arrive devant Paris. Mais les Parisiens défendent leur ville avec un grand courage, et Paris n'est pas pris.

Quant au peuple des campagnes, il vit dans la terreur. Les villages sont abandonnés. Des bandes de loups errent librement dans les bois.

Pour se débarrasser des Normands, un roi, **Charles**

le Simple, cède à leur chef Rollon, une province qu'on a appelée, depuis, *Normandie* (911).

Rollon, chef énergique, fait régner partout la justice. Le respect du bien d'autrui est si grand que Rollon peut, dit-on, suspendre une chaîne d'or à un arbre sans qu'elle coure, jamais, le risque d'être volée.

Les Normands s'habituent à l'ordre, au travail. Mais ils gardent le goût de la mer et des expéditions lointaines. En 1066, sous la conduite de leur duc, Guillaume le Conquérant, ils feront la conquête de l'Angleterre.

RÉSUMÉ

Les Normands, venus du nord, sont des pirates qui ont envahi le pays, pendant un siècle, et l'ont pillé.

En 911, ils sont établis en Normandie par le roi Charles le Simple. Sous le commandement de leur chef, Rollon, ils s'accoutument très vite à l'ordre, au travail, à la justice.



Les Normands remontent la Seine.

8e LEÇON

LA CROISADE

La croisade est l'un des événements les plus extraordinaires de l'histoire du monde. Des milliers de Chrétiens, dont beaucoup de Français, vont aller combattre, et souvent mourir, presque au bout de la terre, alors connue, pour conquérir un tombeau.

Mais ce tombeau — le Saint-Sépulcre — est celui où Jésus-Christ fut enseveli, à Jérusalem, en Palestine. Les pèlerins chrétiens viennent de très loin, et en grand nombre, pour prier auprès du Saint-Sépulcre.

Or, voici que le pays est tombé au pouvoir des Turcs, païens et barbares. Les pèlerins sont souvent injuriés, frappés, quelquefois tués. Les Chrétiens d'Occident laisseront-ils durer ce scandale, cette honte ?

Un pape français, **Urbain Deux,** vient en France à Clermont, en Auvergne.

Il parle à la foule. Il dit : « Français, ne vous battez plus entre vous. Prenez les armes, mais pour faire une guerre qui sera agréable à Dieu. Allez délivrer Jérusalem. »

La foule crie : Dieu le veut ! Dieu le veut ! La guerre est résolue. Une croix d'étoffe rouge est cousue sur la poitrine de ceux qui consentent à partir. La guerre prendra le nom de croisade. Et ceux qui la feront seront des croisés.

Un moine, **Pierre l'Ermite**, va, de village en village, redire les paroles du Pape. Il parle des atrocités dont il a été témoin à Jérusalem. Beaucoup de paysans se décident à partir tout de suite. Ils se mettent en route avec leurs familles, sur des chariots. Mais ils ne connaissent pas le chemin. Beaucoup meurent de faim, de froid, de misère. Les Turcs achèvent les autres. Pas un n'arrive à Jérusalem.

Après eux, les seigneurs, plus prudents, forment une grande et solide armée. Elle est commandée par **Godefroy de Bouillon**, redoutable guerrier qui, dit-on, d'un coup de sabre fend en deux un cavalier, du casque à la selle.

Cette armée bat les Turcs et emporte d'assaut *Jérusalem* (1099).

Un royaume chrétien est fondé. Godefroy de Bouillon est élu roi.

Les Turcs reviendront à la charge. A la longue ils seront vainqueurs et le pays sera perdu pour les Chrétiens. Les Croisades — il y en eut 8 en l'espace de deux siècles — ont fait connaître aux Chrétiens le monde de l'Orient, et mérité, particulièrement aux Français, une réputation de courage et d'honneur, qui dure encore.

RÉSUMÉ

Les Croisades sont des expéditions entreprises par les Chrétiens (et particulièrement les Français) pour délivrer le Tombeau du Christ, en Palestine.

Après avoir duré deux siècles, elles ont, à la longue, échoué.



Les Croisés souffrent de la soif et de la fatigue.

9e LEÇON

UN CHATEAU FÉODAL (I)

Les Normands sont passés. Les paysans demeurent tremblants. Ils ne peuvent pas se défendre. Ils sont isolés, sans armes. Le roi est loin. Qui les protègera ?

Un seul homme le peut : le grand propriétaire des campagnes. Il est sur place. La terre lui appartient. Il a des soldats. C'est le Seigneur.

Lui aussi est menacé, non seulement par les Normands, mais par les seigneurs, ses voisins, qui aiment la guerre et le pillage. Il faut bien qu'il se défende et défende ses paysans — ses serfs, comme on dit — car ce sont les serfs qui travaillent ses terres et le font vivre.

Il s'est donc fait construire un château qui est, en même temps, un fort. Tout y est préparé, en vue de la défense.

Voyez ces murailles, hautes et nues, épaisses, formées de grosses pierres bien cimentées. A leur pied est creusé un fossé, large, profond, plein d'eau, où coassent les grenouilles.

De petites lucarnes — des fentes plutôt que des fenêtres — se montrent, de distance en distance, vers le haut de la fière muraille. Ce sont des meurtrières, d'où les archers criblent de flèches les assaillants.

Le mur d'enceinte est si large qu'à son sommet a été établi un chemin de ronde. Observez-le. Son parapet présente des échancrures carrées appelées créneaux. Par là, les soldats du seigneur jettent, sur l'ennemi parvenu au pied du rempart, de grosses pierres, de l'huile bouillante, de la poix, du plomb fondu.

Aux angles du *château-fort*, remarquez de grosses tours, plus hautes que la muraille et plus inaccessibles encore.

Deux tours flanquent la porte d'entrée, à laquelle on arrive après avoir franchi le fossé sur un pont-levis, qu'on abaisse et qu'on relève de l'intérieur. Une lourde grille de fer : la herse, s'abaisse derrière le pont-levis relevé.

Au centre de la cour se dresse le donjon. C'est une tour

plus haute, plus épaisse, plus forte que les autres. Le donjon domine le château. C'est une forteresse dans la forteresse, qui sert d'habitation au seigneur, à sa famille, à ses soldats.

Au sommet du donjon, veille en tout temps un guetteur.

Dès que le guetteur aperçoit au loin une troupe ennemie, il sonne du cor. Aussitôt, les serfs abandonnent leur travail et courent vers le château, emmenant avec eux leur bétail.

Si le château est pris par l'ennemi, il reste au seigneur et à tous les siens une dernière ressource : s'enfuir, par un souterrain, qui débouche au loin dans la campagne.

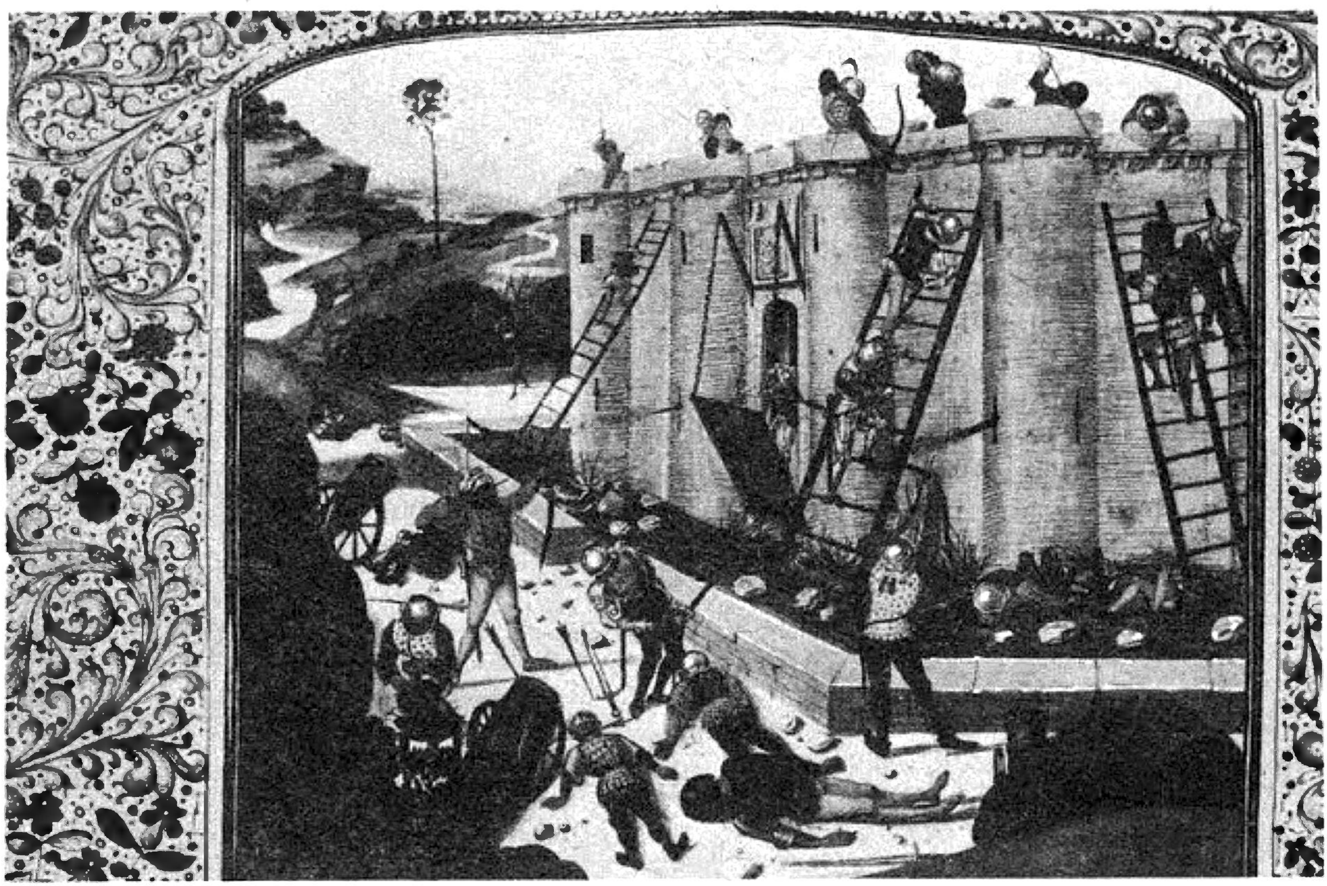
RÉSUMÉ

Le château du seigneur, ou château féodal, est une véritable forteresse, d'où le seigneur se défend contre les ennemis et peut défendre ses paysans (serfs).

Il est presque imprenable.

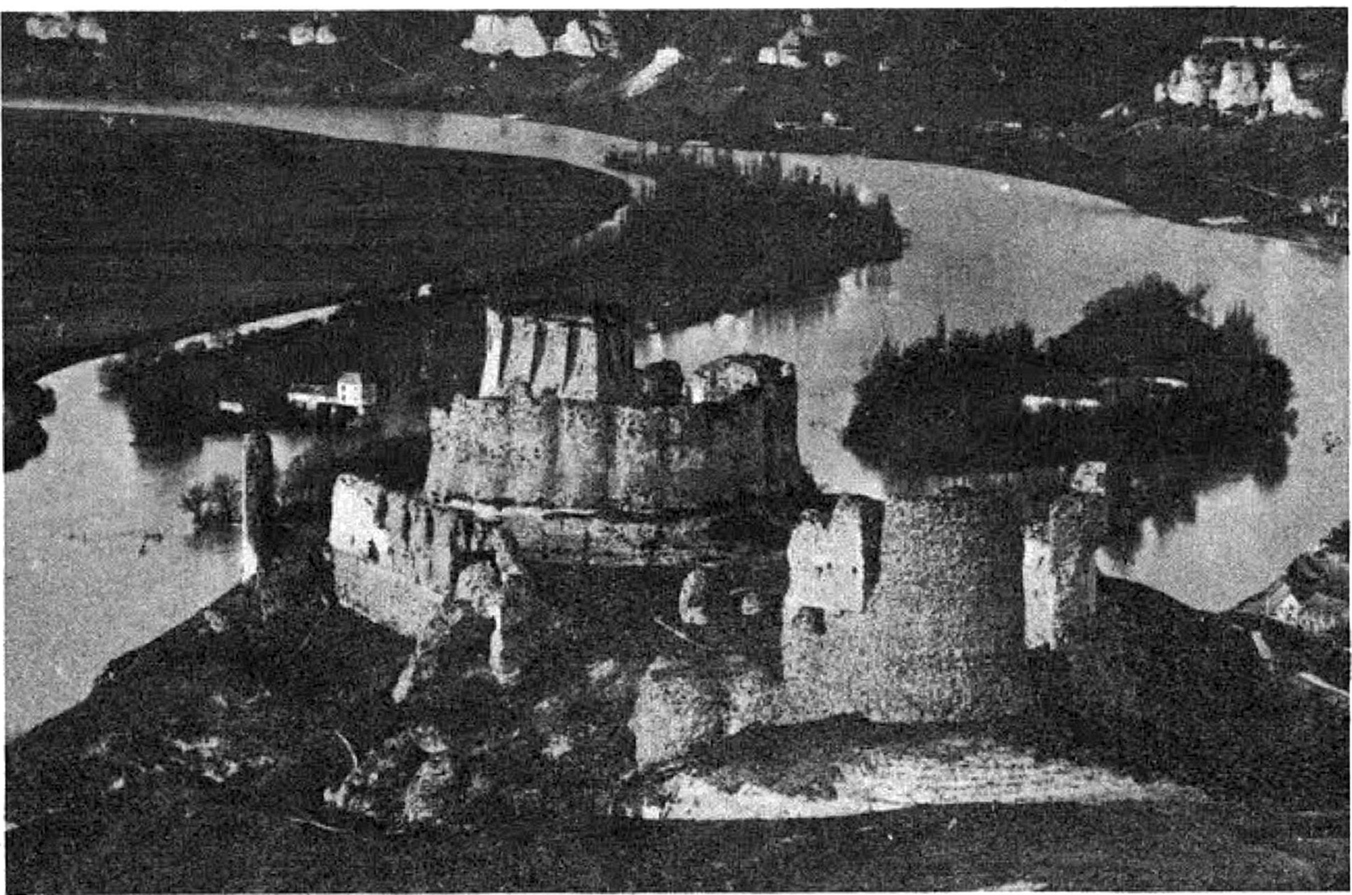


Les serfs se réfugient dans le château-fort du seigneur.



ATTAQUE D'UN CHATEAU-FORT

La gravure du haut est un dessin exécuté de nos jours. On voit les " chemins couverts " bâtis par les assaillants pour s'approcher des murailles à l'abri des flèches et des pierres ou du plomb fondu que jetaient les défenseurs. Sur le côté, des " bombardes ", premiers canons très primitifs, envoient des boulets dans les murailles. La gravure du bas est une " enluminure " qui illustrait un manuscrit. Les personnages sont trop grands par rapport au château, mais la scène est très vivante et intéressante à observer.



RUINES DE CHATEAUX-FORTS

En haut les ruines du château de Coucy, telles qu'on pouvait les voir avant la guerre de 1914, pendant laquelle elles furent détruites par l'artillerie allemande. Le donjon, le plus grand qui ait été édifié, était haut de 60 et large de 31 mètres. En bas, les ruines de Château-Gaillard au bord de la Seine, détruit par Henri IV.

10e LEÇON

UN CHATEAU FÉODAL (II)

Entrons dans le château du seigneur.

C'est le matin. Le maître fait sa tournée aux écuries, au chenil, au chemin de ronde. Tout va bien.

Alors, il se demande : « Comment occuper cette journée ? »

S'il est méchant, il pense : « Je me méfie de mon voisin : je vais le surprendre, avec mes soldats, et j'enlèverai le bétail de ses paysans. »

Ainsi, une *guerre privée* peut commencer.

S'il n'aime pas les querelles, il peut se dire : « Je vais aller à la *chasse*. » Alors, il fait préparer ses chevaux, ses chiens, ses épieux, car il chasse la grosse bête : cerf, chevreuil, sanglier.

Mais, parfois, les longues journées sont bien vides. Le seigneur s'ennuie.

Soudain, une surprise se produit. Un coup de cloche a retenti. Des artistes ambulants arrivent. Une belle représentation se prépare.

Tout le château se réunit dans la grande salle. Un *jongleur* entre, salue. Il exécute des exercices d'équilibre, fait travailler un ours savant, dont les grognements et les grimaces amusent. Après le jongleur, un *ménestrel* chante, en s'accompagnant d'une viole. Enfin, voici le *trouvère*. Il récite les exploits de Roland et de Charlemagne. On écoute avec émotion. La mort de Roland tire des larmes.

Quand tout est fini, la châtelaine régale les artistes d'un bon repas. Ils s'en vont en remerciant leurs hôtes. Et le château retombe dans son silence habituel.

Un jour, c'est grande fête au château. Un jeune page va être **armé chevalier**.

Il a passé la dernière nuit dans la chapelle du château, en prières.

Au matin, tous les invités du seigneur sont au château, dans la cour intérieure. La cérémonie commence. Le jeune homme est revêtu, par les dames, des différentes pièces de

son armure : casque, épée, éperons, etc... Puis, devant tous, le seigneur s'avance, lui frappe l'épaule du plat de son épée et lui dit : « Sois brave, défends l'église, protège la veuve et l'orphelin : je te fais chevalier ». Et il l'embrasse.

Alors le jeune chevalier saute à cheval, sans se servir des étriers.

Puis, dans la cour du château, devant tous, il met son cheval au galop. Pour montrer son adresse, il abat d'un coup de lance, en courant, un *mannequin* planté sur son passage.

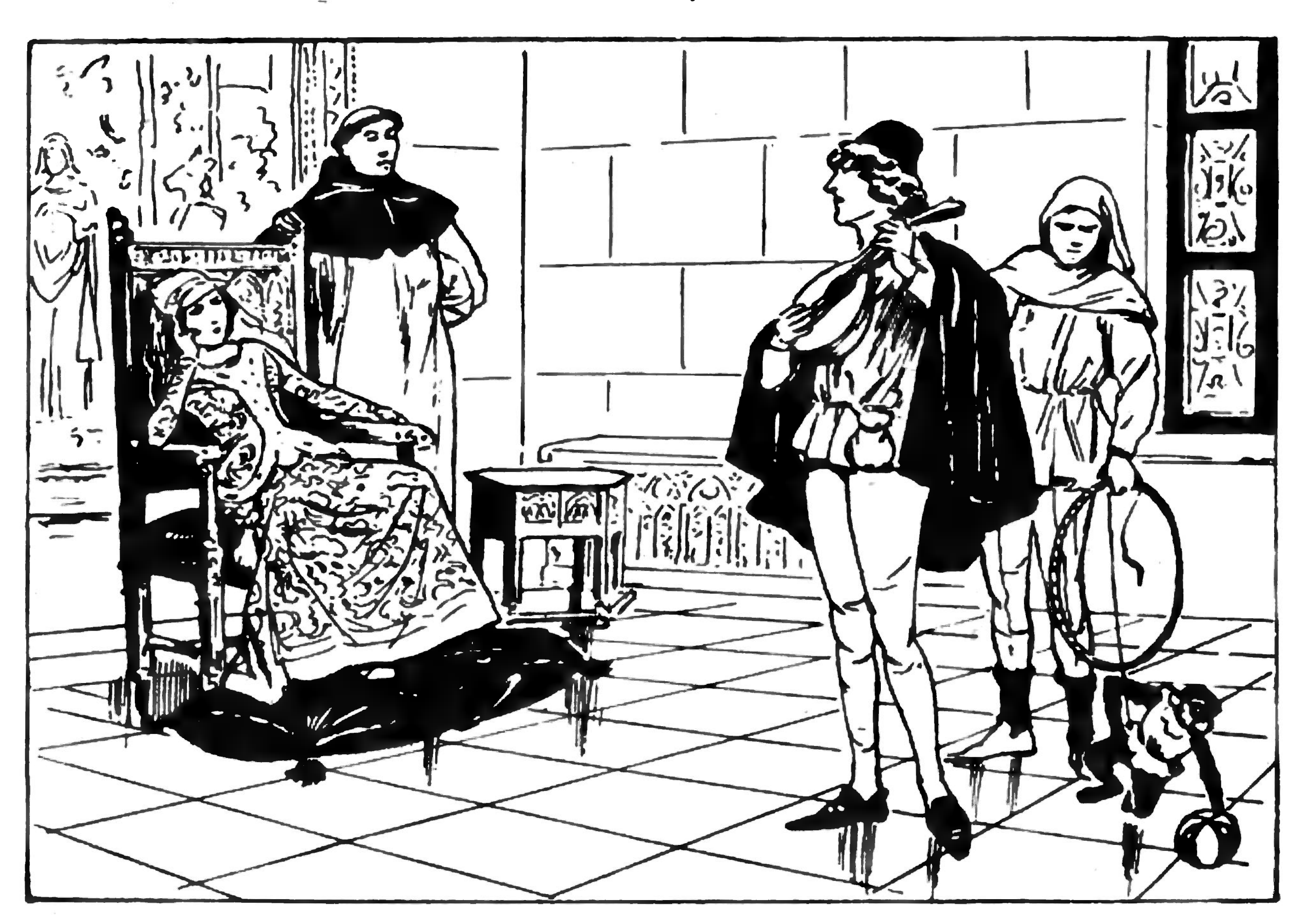
Le voilà chevalier !

A l'exemple de Roland, il sera toujours loyal et brave !

RÉSUMÉ

La vie du seigneur au château est monotone.

Les principales distractions du château sont : la chasse, le passage des jongleurs et des trouvères, exceptionnellement une belle cérémonie : l'armement d'un jeune chevalier.



Jongleur et ménestrel dans un château.

11e LEÇON

UNE ÉGLISE ROMANE

Au temps de Charlemagne et des invasions normandes, les églises étaient couvertes d'une charpente en bois. Beaucoup furent brûlées par les pirates.

On les remplaça par des constructions qu'on voulut mettre à l'abri des incendies. A la charpente en bois succéda la *voûte de pierre en demi-cercle*, telle que l'employaient les Romains. C'est à cause de cette voûte à la romaine que ces églises sont appelées **romanes**.

Observez bien l'église que représente la gravure (page 34). La voûte en demi-cercle, vous la retrouvez partout. Toutes les ouvertures — portes et fenêtres — sont ainsi voûtées.

La grande voûte en pierre qui forme le toit, arrondi, de l'édifice, pèse d'un poids énorme sur les murs qui la soutiennent. Elle risque de les écraser, ou de les forcer à s'écarter de leur position verticale.

Aussi doit-on prévoir des murs épais et peu élevés, percés de fenêtres peu nombreuses et de petite dimension. De plus, les murs seront consolidés par des *contreforts*, s'élevant jusqu'à la toiture. Remarquez ces contreforts, sur la gravure, entre les fenêtres et sur les tours de la façade.

Si, maintenant, vous pouviez pénétrer à l'intérieur de l'église romane, vous seriez frappés par la *demi-obscurité* qui y règne, à cause des faibles ouvertures des murs et de la grosseur des piliers qui, eux aussi, aident à supporter la voûte.

Vue du dehors, l'église romane présente un aspect solide et un peu lourd. Observez comme les *tours* sont massives et le *clocher*, trapu (voir page 34).

Parmi les plus remarquables églises romanes de France, retenons *Notre-Dame la Grande de Poitiers* et la *cathédrale d'Angoulême*.

L'ornementation de ces deux églises est très riche. Leurs façades, en particulier, sont recouvertes de très belles sculptures.

Les églises romanes ont été construites pour la plupart aux onzième et douzième siècles, c'est-à-dire que les plus anciennes ont près de mille ans d'existence.

RÉSUMÉ

Dans les églises romanes, construites après les invasions normandes, l'ancienne toiture, plate et en bois, est remplacée par une voûte en pierre et en demi-cercle. Les murs sont très épais. A l'intérieur, l'édifice est assez sombre.



Mendiants devant la porte d'une église romane.

12e LEÇON

SAINT LOUIS

Voici l'histoire d'un grand roi, qui est aussi un grand saint. On l'appelle **Saint Louis**, ou encore *Louis Neuf*, parce qu'il est le neuvième roi de France qui porte le nom de Louis.

Il a été élevé par sa mère, la reine *Blanche de Castille*, d'une façon très pieuse. Il a horreur du mensonge. Son cœur est plein de charité. Les jours de fête religieuse, il sert lui-même à table les pauvres et les infirmes. Parfois, il visite les *lépreux* dans leurs hospices, quoique la lèpre soit un mal très contagieux.

S'il a les vertus d'un saint, il a aussi les qualités d'un roi.

Il aime la *justice*. Plein de pitié pour les faibles, il est sévère pour les méchants. Un jour, il apprend qu'un seigneur a fait pendre trois jeunes gens, coupables d'avoir tué des lapins sur ses terres. Le bon roi est indigné d'une telle cruauté. Il fait mettre le seigneur en prison, puis le force à partir pour Jérusalem, afin de faire pénitence de son crime.

Il rend lui-même la *justice* à tous, parce que c'est son devoir de roi. Les jours de beau temps, il va s'asseoir sous un chêne, dans la *forêt de Vincennes :* là, il écoute les plaignants. Il dit qui a tort et qui a raison. Quand il est malade, c'est dans sa chambre qu'il juge les différends.

Alors que tant de seigneurs font la guerre sans penser aux souffrances qu'elle inflige aux pauvres gens, lui, le Roi, aime la *paix*. Après une victoire remportée sur le Roi d'Angleterre, il lui rend la moitié des provinces conquises. Il dit alors : « Je sais bien que tout est à moi. Mais j'aime mieux en rendre une partie et être sûr que la paix règnera, désormais, entre les deux royaumes. »

A la guerre, il est le plus vaillant. Il est allé deux fois à la *Croisade*. La première fois, en *Egypte*, il a sauté, le

premier, de son bateau sur la plage, pour donner l'exemple à ses soldats. Et il a mis les ennemis en fuite. Par la suite, il a été fait prisonnier : pouvant échapper aux ennemis qui le poursuivaient, il n'a pas voulu abandonner ses soldats en péril, et s'est laissé prendre.

La seconde fois, en 1270, il s'est arrêté à *Tunis*. La peste se répand dans son armée. Le saint roi demeure auprès des malades et des mourants. Atteint lui-même, il sent venir la mort. Il se fait étendre par terre, sur un lit de cendres. Et il meurt doucement, humble et résigné.

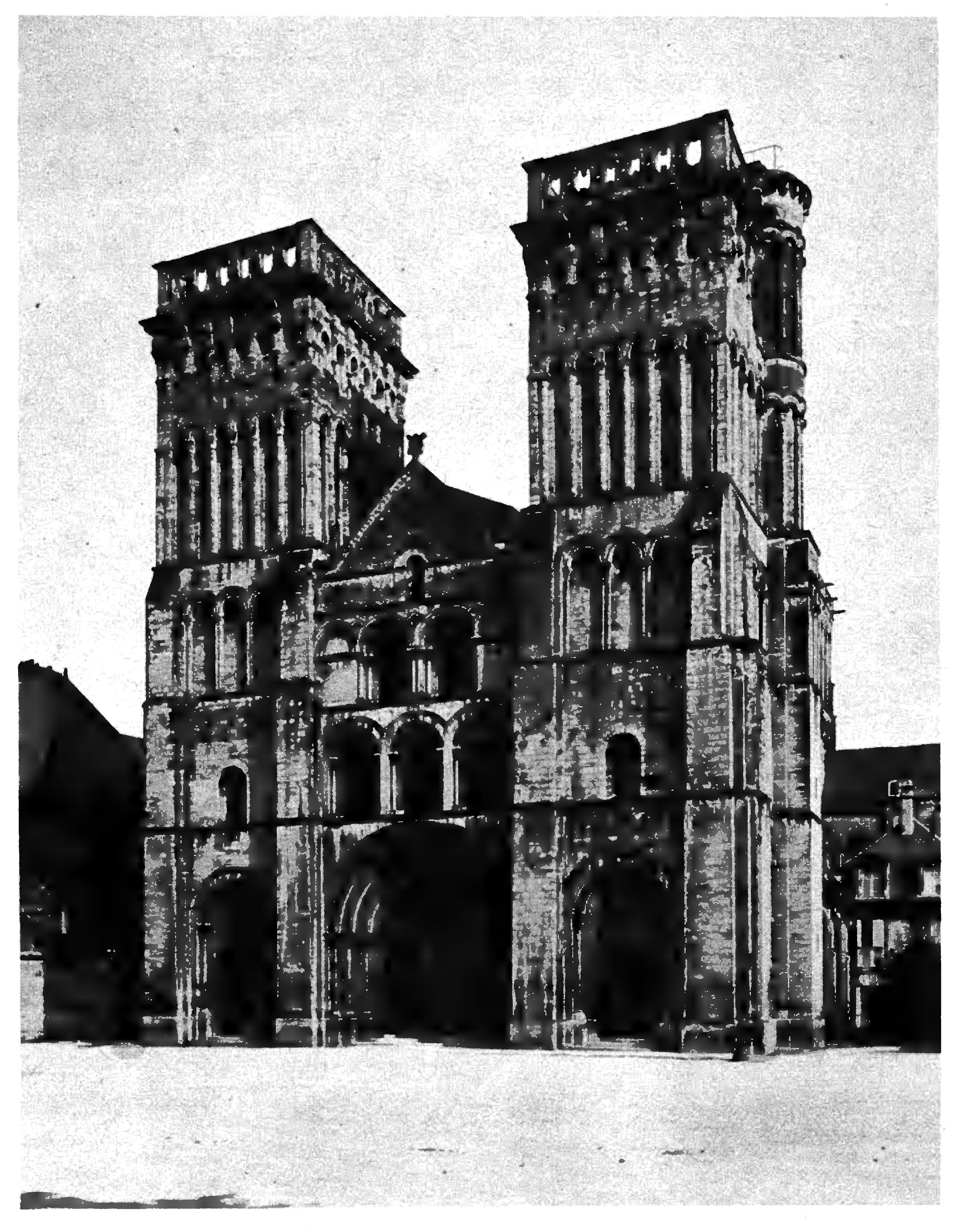
RÉSUMÉ

Saint Louis est le modèle des rois de son temps, par sa piété, son amour de la justice et de la paix, son courage.

Il meurt au cours de la dernière croisade, à Tunis (1270).

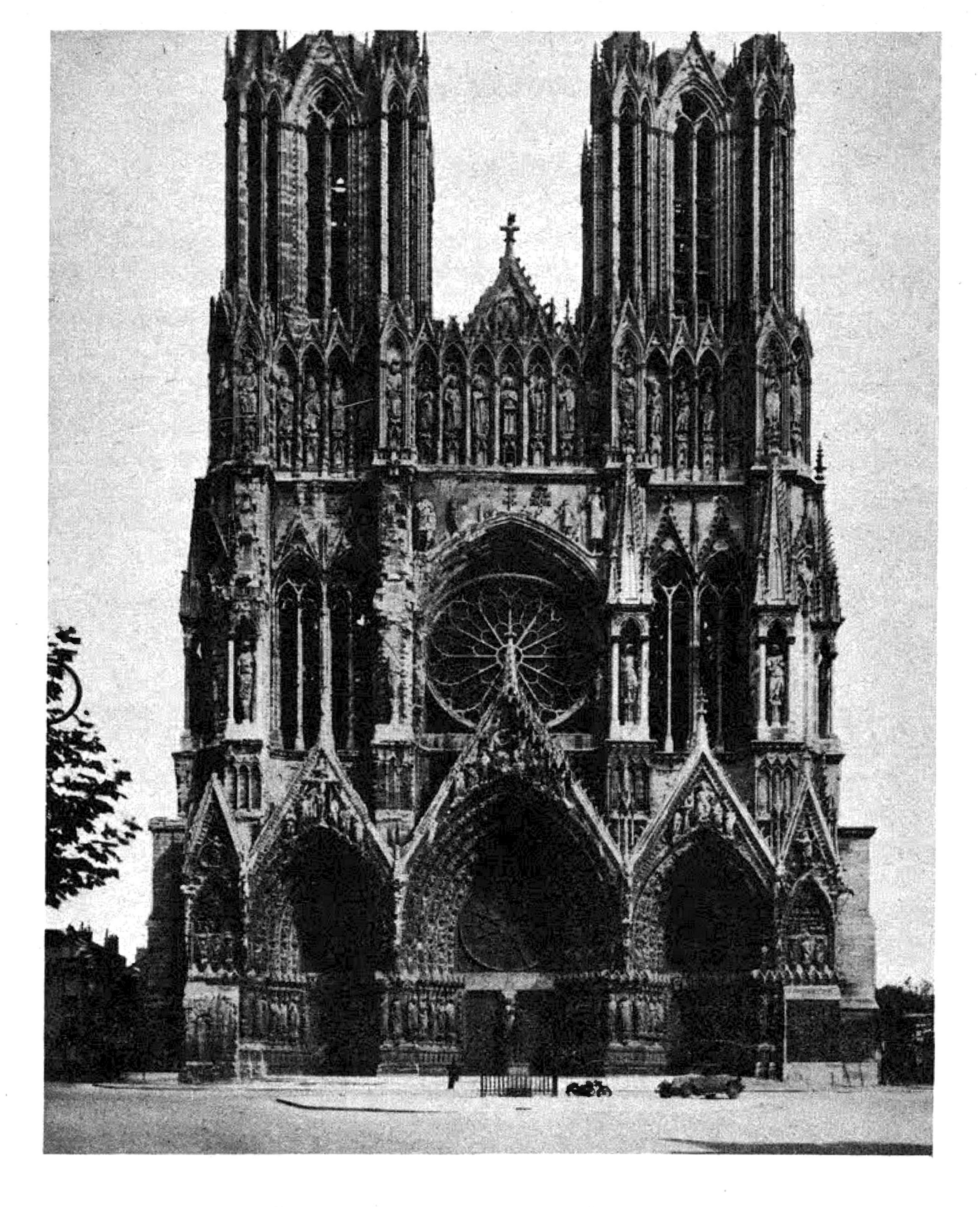


Saint Louis rend la justice à Vincennes.



UNE ÉGLISE ROMANE : LA TRINITÉ A CAEN

L'édifice donne une impression de force, mais aussi de lourdeur. Les ouvertures, portes, fenêtres, sont surmontées d'arcs arrondis, les murs sont renforcés par de larges contreforts très visibles entre les portes, au bord des tours. L'ensemble du monument n'est pas très élevé au-dessus des maisons qui l'entourent.



UNE ÉGLISE GOTHIQUE : LA CATHÉDRALE DE REIMS

Comparez cette église à la précédente et voyez comme elle est différente. Les ouvertures très nombreuses sont surmontées d'un arc brisé, appelé ogival, les contreforts ont disparu. La façade est couverte de sculptures et de statues. Les tours, très hautes, semblent s'élancer vers le ciel. Les maisons voisines semblent très petites auprès de cette cathédrale.

13e LEÇON

UNE CATHÉDRALE GOTHIQUE

La *cathédrale* est l'église de l'évêque. Ordinairement vaste et magnifique, elle est l'orgueil de la ville où elle s'élève.

Les **cathédrales gothiques** les plus célèbres sont celles de *Chartres*, de *Reims*, d'*Amiens*, de *Rouen*, de *Paris*. Elles datent du temps des croisades, ou de l'époque qui a suivi.

Les architectes veulent transformer la lourde église romane en un édifice plus léger, plus élégant. Pour cela, ils imaginent une voûte différente de la voûte en demi-cercle, une *voûte* ayant l'aspect de *deux arcs qui se rejoignent* en formant, au sommet, un angle aigu.

Toutes les voûtes de la cathédrale gothique, notamment celles qui terminent les portes et les fenêtres, ont la même forme.

La voûte intérieure de la cathédrale repose au-dedans sur des *piliers* et des *colonnes* élancées. Au dehors, des arches légères, ou *arcs-boutants* viennent, comme des bras secourables, soutenir la voûte, aux endroits mêmes où elle repose sur les piliers. La voûte ne pèse donc plus sur les murs. Ceux-ci peuvent s'élever très haut, être percés de grandes et nombreuses fenêtres.

Tout, dans la cathédrale, est un enchantement pour les yeux.

Admirez une *église* comme Notre-Dame de Paris ou la cathédrale de Reims, avec sa *longue nef*, ses splendides *rosaces*, les deux hautes *tours* où sont logées les cloches, les innombrables *statues*.

Les immenses fenêtres sont garnies de *vitraux peints*, qui laissent passer à l'intérieur de la cathédrale une lumière abondante, colorée.

Les lignes verticales abondent dans l'architecture gothique. Regardez la façade de la cathédrale de Reims

(page 35) ; les portails, les statues, les colonnettes, les fenêtres, les clochetons se tendent vers le haut.

L'église romane semble souvent s'accroupir sur le sol, la cathédrale gothique s'élève vers le ciel.

Regardez attentivement les belles gravures des pages 34 et 35 et comparez entre elles les églises romanes et les églises gothiques.

RÉSUMÉ

Les cathédrales gothiques ont été construites pendant et après les croisades.

La voûte romane a été remplacée par une voûte ayant la forme de deux arcs qui se rejoignent.

La voûte gothique a permis des constructions plus légères, plus hautes, plus belles.



Intérieur d'église gothique.

14e LEÇON

LA GUERRE DE CENT ANS. CRÉCY. CALAIS

Vous vous rappelez que le bon roi Saint Louis avait rendu au roi d'Angleterre des provinces conquises pour faire durer la paix entre les deux royaumes.

Hélas ! Soixante ans après sa mort, la guerre recommence.

Et quelle guerre ! On l'appelle la **guerre de Cent Ans,** parce qu'elle dure tout un siècle.

Elle commence mal pour nous.

Le roi d'Angleterre, *Edouard Trois,* voudrait devenir roi de France. Le roi de France, *Philippe Six,* défend sa couronne. Une grande bataille se livre à **Crécy,** au nord de Paris (1346).

Les Anglais sont abrités derrière des chariots. Ils lancent avec leurs arbalètes, qui sont des arcs perfectionnés, des flèches sur les seigneurs français. Ceux-ci poussent leurs chevaux en avant, mais en désordre. Ils ne parviennent pas à atteindre les Anglais. Les flèches tombent sur eux de plus en plus serrées.

Tout à coup on entend un bruit violent : boum ! boum ! C'est la détonation des *canons,* que les Anglais utilisent pour la première fois, et qui lancent des boulets de pierre. Les chevaux se cabrent. Le désordre augmente dans les rangs des Français, qui se débandent et s'enfuient.

Edouard Trois veut alors s'emparer de **Calais.**

La ville résiste onze mois, puis, manquant de vivres, demande à capituler. Le roi Edouard exige que les clefs de Calais lui soient apportées par six habitants qui, ensuite, seront pendus.

Six volontaires calaisiens décident de se dévouer pour leurs concitoyens et de se rendre au roi d'Angleterre. Ils ont à leur tête *Eustache de Saint-Pierre.*

Ils arrivent pieds nus, en chemise, la corde au cou, devant le Roi. Ils s'agenouillent et présentent les clefs. Le roi appelle le bourreau.

A ce moment, la Reine d'Angleterre se jette aux pieds du Roi.

« Sire, dit-elle, pour l'amour de Dieu, accordez-moi la vie de ces hommes courageux ! »

Le roi fronce le sourcil, puis répond : « Vous les voulez ? Eh bien ! prenez-les. »

La reine les emmène et les fait remettre en liberté.

Mais Calais restera aux Anglais pendant 200 ans. Pendant tout ce temps, l'Angleterre aura comme une porte ouverte sur la France.

RÉSUMÉ

La longue guerre, appelée guerre de Cent Ans, a eu lieu entre la France et l'Angleterre, de 1338 à 1453.

Elle commence, pour la France, par des revers : défaite de Crécy (1346), perte de Calais.



Les bourgeois de Calais.

15e LEÇON

ÉTIENNE MARCEL

Après la mort de Philippe Six, de nouveaux malheurs s'abattent sur la France.

Son successeur porte cependant un beau nom : *Jean le Bon*. Mais le nouveau roi est « bon » seulement pour les nobles. Il aime, comme eux, les batailles et les fêtes. Il n'est pas « bon » pour le pays.

Il livre, à **Poitiers**, une grande bataille aux Anglais. Il est vaincu, fait prisonnier, et emmené en Angleterre. Son fils aîné, qu'on appelle le *Dauphin*, le remplace. Mais sa santé est faible, et il n'a que 17 ans.

La France traverse une période bien malheureuse.

Mais voici qu'apparaît, pour la sauver, un homme énergique. Ce n'est pas un prince, ni un seigneur, mais un simple bourgeois. Il est *prévôt des marchands*, c'est-à-dire maire de Paris. Il s'appelle **Etienne Marcel**.

Pour payer la rançon du roi et refaire une armée, le dauphin a besoin d'argent ? Soit : on lui en donnera. Mais Marcel entend que cet argent ne soit pas gaspillé en fêtes. Il veut qu'une *Assemblée de seigneurs, d'évêques et de bourgeois* en surveille l'emploi.

Le dauphin, mal conseillé, s'oppose à ces projets.

Alors, une *révolution* éclate à Paris. Il y a du sang versé jusque dans le palais du roi. Le dauphin prend peur : il quitte Paris.

Marcel pense alors à changer de roi, et à appeler au trône le *roi de Navarre*. Mais ce roi est allié des Anglais. On l'appelle Charles le Mauvais.

Paris suivra-t-il jusqu'au bout le terrible prévôt ?

Un soir, il est auprès d'une des portes de la ville, qu'il veut ouvrir aux soldats navarrais.

Tout à coup, surgissent des amis du dauphin.

— « Marcel, que faites-vous ici ?

— Que vous importe ?

— Vous voulez trahir notre seigneur le roi. Nous ne le permettrons pas. »

Et à coups de hache, ils tuent Marcel...

Le dauphin est rappelé à Paris.

Heureusement pour la France, il deviendra, avec le temps, sous le nom de *Charles Cinq*, dit *le Sage*, un très bon roi.

RÉSUMÉ

La défaite de Poitiers et la captivité du Roi Jean le Bon amènent une révolution à Paris.

La révolution a pour chef Etienne Marcel, prévôt des marchands. Il est vaincu et tué.



Etienne Marcel protège le Dauphin contre la foule.

16e LEÇON

CHARLES CINQ ET DUGUESCLIN

Philippe Six et Jean le Bon ont été des rois guerriers.

Un roi, chétif de corps, incapable de manier une épée et de monter à cheval, **Charles Cinq**, va réparer leurs désastres.

Il passe son temps à lire, à écrire. Il a une belle bibliothèque. On l'a surnommé le Sage, c'est-à-dire le savant. Il est très intelligent, très calculateur. Sans se battre lui-même, il vaincra les Anglais.

Il est vrai qu'il a eu de la chance. Il lui fallait, pour batailler et pour vaincre, un grand soldat. Il l'a trouvé. C'est **Bertrand Duguesclin**.

Etant enfant, en Bretagne, Bertrand décourageait sa famille. Elle était désolée de le voir laid, noiraud, camus, toujours occupé à faire le polisson.

Un jour, à 15 ans, il s'échappe du château de son père pour se rendre à un *tournoi*. Les tournois sont des fêtes où les seigneurs, à cheval et lance au poing, s'exercent à lutter entre eux. En chemin, Bertrand emprunte à un parent un cheval, une armure, une lance. Arrivé au tournoi et dissimulé sous son casque, il culbute tous les chevaliers qui l'attaquent. Un nouveau rival s'avance. Bertrand reconnaît son père : il abaisse sa lance pour indiquer qu'il refuse le combat. Mais il désarçonne autant d'autres combattants qu'il s'en présente. Quand enfin, il est proclamé vainqueur, il relève la visière de son casque. Alors, son père le reconnaît et l'embrasse avec joie.

Par la suite, le Roi Charles Cinq le distingue et l'engage dans son armée. Les *exploits* de Duguesclin sont innombrables.

Un jour, pour s'emparer d'un château-fort, il déguise ses soldats et lui-même en bûcherons. Au château-fort, on ne soupçonne pas la ruse. On abaisse le pont-levis. Les faux bûcherons entrent, jettent brusquement leurs charges de bois, surprennent les défenseurs et les font prisonniers.

Un soir de neige, Duguesclin reçoit un seigneur anglais qui lui apporte une lettre de son chef. Duguesclin invite l'envoyé à sa table, le fait boire et le laisse s'endormir. Puis il va réveiller ses propres troupes, et, à deux heures du matin, les pas des chevaux étant étouffés par la neige, il tombe sur le camp anglais endormi. La défaite des Anglais est complète. Duguesclin multiplie ainsi les surprises, les ruses. Il fait brûler les moissons au passage des Anglais. En quelques années, chassés de partout, ceux-ci ne possèdent plus en France que Calais.

En récompense, le Roi nomme Duguesclin **connétable**, c'est-à-dire général en chef de toutes ses armées.

RÉSUMÉ

Sous le règne de Charles Cinq le Sage, Duguesclin, sans livrer de grande bataille, reconquiert sur les Anglais presque toute la France.



Duguesclin se bat contre les Anglais.

17e LEÇON

JEANNE D'ARC (I)

Au cours de cette interminable guerre de Cent Ans, que de malheurs pleuvent sur la France ! A peine relevée, avec Charles Cinq, de ses désastres de Crécy et de Poitiers, il lui en arrive un autre, encore plus grave. Son nouveau roi, **Charles Six**, devient fou.

Vous imaginez en quel état va se trouver le pays avec un roi qui ne sait plus ce qu'il fait, qui ne peut plus commander. Ses oncles, son frère, sa femme se querellent pour commander à sa place. Le désordre est partout. Les Français se divisent en deux parties ennemis : les amis du Roi, qu'on appelle *Armagnacs*, et les *Bourguignons*, amis des Anglais.

La guerre civile recommence, accompagnée de haines et de luttes sanglantes.

Les Anglais en profitent pour revenir en France ; ils sont vainqueurs dans une nouvelle bataille, à *Azincourt*. Et ce n'est pas fini, hélas !

Quand le pauvre roi fou meurt, les Anglais installent à Paris et proclament roi de France leur roi, qui est un enfant de 8 mois !

Le dauphin, fils de Charles Six, se retire au sud de la Loire, à Chinon. Les Anglais mettent aussitôt le siège devant **Orléans**. Le dauphin se sent perdu.

Mais, à cette heure d'angoisse, voici que paraît **Jeanne d'Arc**. Elle apporte le salut avec elle.

C'est une jeune paysanne de 17 ans, née à **Domrémy**, en Lorraine. Très bonne, très douce, elle pense, nuit et jour, à la grande misère qui est au royaume de France. Très pieuse, elle entend, depuis longtemps, des voix secrètes, qui lui disent : « Jeanne, au nom de Dieu, il faut que tu délivres Orléans, et que tu fasses sacrer le dauphin à Reims. »

Des saintes, des saints, éblouissants de lumière, lui dictent le même ordre. Elle voudrait bien leur obéir, se dévouer pour son pays, pour son roi, aller à Chinon. Un jour elle se décide.

Elle se rend à Vaucouleurs (près de Domrémy) où commande le Gouverneur Baudricourt. Elle obtient qu'il écrive à Charles Sept. Le roi répond d'envoyer la jeune fille.

Elle part, immédiatement, pour *Chinon*.

RÉSUMÉ

La folie du Roi Charles Six plonge, encore une fois, la France dans le désordre. Les Anglais envahissent à nouveau notre pays.

C'est une jeune paysanne de Lorraine, Jeanne d'Arc, qui va le sauver.



Jeanne d'Arc part pour Chinon.

18e LEÇON

JEANNE D'ARC (II)

Voici la vie guerrière, la vie glorieuse de Jeanne d'Arc qui commence.

Suivez-la bien, jeunes Français et Françaises. Il n'y en a pas de plus pure et de plus belle dans l'histoire d'aucun peuple.

La jeune paysanne arrive à *Chinon*, où est le dauphin. Elle est reçue par celui-ci, confondu parmi les courtisans. Elle le reconnaît, plie le genou devant lui et lui dit : « Gentil dauphin, le Roi des cieux m'envoie pour que soit levé le siège d'Orléans et que vous soyez sacré à Reims. »

Le dauphin décide de constituer une armée pour délivrer Orléans. Jeanne, recouverte d'une armure, mais tête nue, montée sur un cheval de bataille, accompagne cette armée. Malgré la résistance des Anglais, les nôtres entrent dans *Orléans*. Jeanne est accueillie avec enthousiasme par la population.

Le lendemain, les Orléanais et les soldats attaquent les forteresses que les Anglais ont élevées autour de la ville. En huit jours, toutes sont prises. **Orléans est délivré** (8 mai 1429).

Il faut maintenant conduire le dauphin à *Reims*.

Les Anglais sont culbutés partout où on les rencontre.

Les villes s'ouvrent toutes devant l'héroïne. La jeune fille au grand cœur ne se sert jamais de ses armes, ne fait jamais couler de sang. Elle marche à l'ennemi, son étendard à la main, et les soldats, entraînés par son exemple, se précipitent et emportent tout.

Le **sacre** a lieu dans la cathédrale de *Reims*. Le dauphin est, par le sacre, devenu roi de France. Il portera le nom de *Charles Sept*.

La gravure montre Jeanne, agenouillée derrière le roi, son étendard à la main. Elle dit de celui-ci : « Il a été à la peine, il est juste qu'il soit à l'honneur ».

Après la cérémonie, elle se jette, pleurant de joie, aux pieds du Roi. Elle considère sa mission comme terminée, et elle demande à retourner chez ses parents.

Mais le Roi ne veut pas. Il a besoin d'elle. La guerre contre les Anglais n'est pas finie. Elle reste donc.

RÉSUMÉ

Jeanne d'Arc, reçue par le dauphin à Chinon, accomplit ensuite les deux parties de sa mission :

1° délivrer Orléans assiégé par les Anglais ;

2° faire sacrer Charles Sept à Reims.



Jeanne d'Arc au sacre de Charles VII.

19e LEÇON

JEANNE D'ARC (III)

Les heures douloureuses vont arriver.

La ville de *Compiègne* est assiégée par les Bourguignons. Jeanne d'Arc se porte à son secours. Pendant un combat, ses soldats prennent peur et la laissent presque seule en face des ennemis. Un Bourguignon la renverse de son cheval. La voilà prise. Bientôt, elle sera livrée aux Anglais.

Les *Anglais* sont dans la joie. Ils la tiennent enfin, leur redoutable ennemie. Ils ne la lâcheront pas. Aux prisonniers de guerre, l'usage est de faire payer une *rançon*, puis de leur rendre la liberté. Mais les Anglais ne veulent pas considérer Jeanne d'Arc comme une prisonnière de guerre. Ils prétendent qu'elle est *sorcière* et envoyée non de Dieu, mais du diable.

Accusation terrible. A cette époque, les malheureuses accusées de sorcellerie sont condamnées à mort et brûlées vives.

Un tribunal de prêtres est donc formé pour juger la prisonnière. Il est présidé par l'évêque de Beauvais, **Pierre Cauchon**, dévoué aux Bourguignons et aux Anglais.

Ce tribunal, sans pitié pour la jeunesse de Jeanne, pour sa sincérité, pour son courage, la déclare coupable et la condamne au supplice du feu.

Jeanne subit son supplice à Rouen. La tête rasée et coiffée d'une mître en papier, elle est conduite dans une charrette sur la place du Vieux Marché, où un *bûcher* a été dressé.

Jusqu'au bout, elle affirme qu'elle a obéi aux ordres de Dieu. Elle dit à la foule, humblement : « Priez pour moi ». Par moments, elle pleure comme une enfant. Elle ne fait aucune résistance quand on l'attache sur le bûcher, auquel le bourreau — voyez la gravure — met le feu.

Atteinte par la flamme, elle pousse un grand cri et laisse tomber sa tête sur sa poitrine. Elle est morte !

Beaucoup d'assistants, touchés par sa douceur et son malheur, ne cachent pas leurs larmes.

Quand tout est fini, les cendres de Celle dont on peut dire qu'elle est « *morte pour la France* » sont ramassées par le bourreau et jetées dans la Seine.

Elle avait 19 ans.

Les Français la vénèrent aujourd'hui comme la « **Sainte de la Patrie** ».

RÉSUMÉ

Jeanne d'Arc, prise par les Bourguignons à Compiègne, fut condamnée comme sorcière, à Rouen, et brûlée vive par les Anglais (1431).



Jeanne d'Arc sur le bûcher.

20e LEÇON

LOUIS ONZE

Le roi qui règne sur la France après la guerre de Cent Ans, Louis Onze, ne ressemble guère aux rois de son époque. Ceux-ci s'habillent richement, aiment les bals, les fêtes, les tournois.

Louis Onze porte un singulier chapeau, bien modeste, et son costume est d'étoffe commune. Il fait ses amis de son barbier, de son médecin. Il les appelle ses *compères*. On dirait un bon bourgeois de ce temps-là.

Ce « bon bourgeois » est un roi terrible. Il a inventé pour ses ennemis une effrayante prison. Il les fait enfermer dans des *cages de fer*. On y peut à peine se tenir debout et remuer. Le peuple, en riant, appelle ces cages les « fillettes du roi ». Un grand personnage d'église, le *cardinal La Balue*, qui a trahi le roi, y reste enfermé dix ans.

Il faut dire que Louis Onze a des ennemis nombreux et dangereux. Le principal est le duc de Bourgogne, **Charles le Téméraire**. On lui a donné le surnom de Téméraire parce qu'il se jette dans les plus folles entreprises, les yeux fermés.

Très riche, très orgueilleux, il veut devenir *roi*. Louis Onze est inquiet : si ce projet aboutit, la France sera divisée en deux royaumes, jaloux et ennemis l'un de l'autre. Sans faire la guerre au Téméraire, le roi le contrecarre, secrètement, dans tous ses desseins.

Un jour, le duc essaie de s'emparer de **Beauvais**. Le roi, sans rien dire, envoie dans cette ville des soldats et de l'argent, pour qu'elle résiste. Les femmes, comme les hommes, vont aux remparts. Un soldat bourguignon, montant à l'assaut, paraît tout à coup entre deux créneaux. Le moment est grave. Une femme — observez, sur la gravure, son courage — une petite hache à la main, lui enlève sa bannière et le précipite dans le fossé.

Cette femme s'appelait Jeanne. En souvenir de son exploit, on la nomme, désormais, **Jeanne Hachette**.

Et le duc de Bourgogne ne prendra pas Beauvais !

Pas davantage, il ne réussira, dans d'autres entreprises, toujours combattu en sous-main par le Roi. Il finira par être tué dans une bataille, et Louis Onze réunira la *Bourgogne* à la France.

Louis XI acquit également à la France, par héritage, le **Maine**, l'**Anjou** et la **Provence**.

RÉSUMÉ

Louis Onze fut un roi habile, mais dur.

Il sut vaincre son principal adversaire, le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, sans lui faire, lui-même, la guerre.



Jeanne Hachette.

21e LEÇON

GUTENBERG

Au temps des seigneurs, les livres, tels que nous les connaissons, n'existaient pas. Il n'y avait seulement que des *manuscrits*.

Le manuscrit est un livre écrit à la main par les moines des monastères. Certains de ces moines passaient leur vie à dessiner et à peindre, feuillet par feuillet, des livres de prières, qui étaient de beaux manuscrits. On devine quel temps et quelle patience il fallait pour faire ce travail, et de quel prix on le payait ! Une grande dame donna un troupeau de moutons pour avoir un de ces manuscrits, si précieux.

Ecoutez cette histoire qui montre la vénération dont ces moines-copistes étaient entourés.

Un vieux moine, auteur de nombreux manuscrits, vient à mourir. Il a, dans sa vie, commis beaucoup de péchés. Au moment d'entrer au Paradis, son âme est arrêtée par saint Pierre, qui veille à la porte. Faut-il la laisser passer ? Faut-il la repousser ? Saint Pierre a une idée. Il met dans une balance, d'un côté tous les péchés du défunt, de l'autre les lettres de ses manuscrits. Il se trouve que les lettres l'emportent d'une unité sur les péchés. L'âme du vieux moine entre au Paradis...

A *Strasbourg*, vers la fin de la guerre de Cent Ans, vit un ouvrier intelligent qui réfléchit longtemps à ce problème : multiplier les manuscrits.

Il s'appelle **Jean Gutenberg**. Il est né à *Mayence*, en Allemagne, vers 1400.

On imprimait déjà avant lui. On gravait sur une planche les mots d'une page de manuscrit. On creusait le bois entre les lettres, de manière à faire ressortir celles-ci. On encrait cette planche, et, en y appliquant une feuille de papier, on obtenait une page imprimée.

Mais, pour avoir une autre page imprimée, il fallait préparer une autre planche.

Gutenberg se dit : « Si ces lettres étaient sculptées séparément, on pourrait, après qu'elles ont servi, les détacher et les faire resservir pour d'autres phrases. »

Idée simple et qui devait avoir des conséquences merveilleuses.

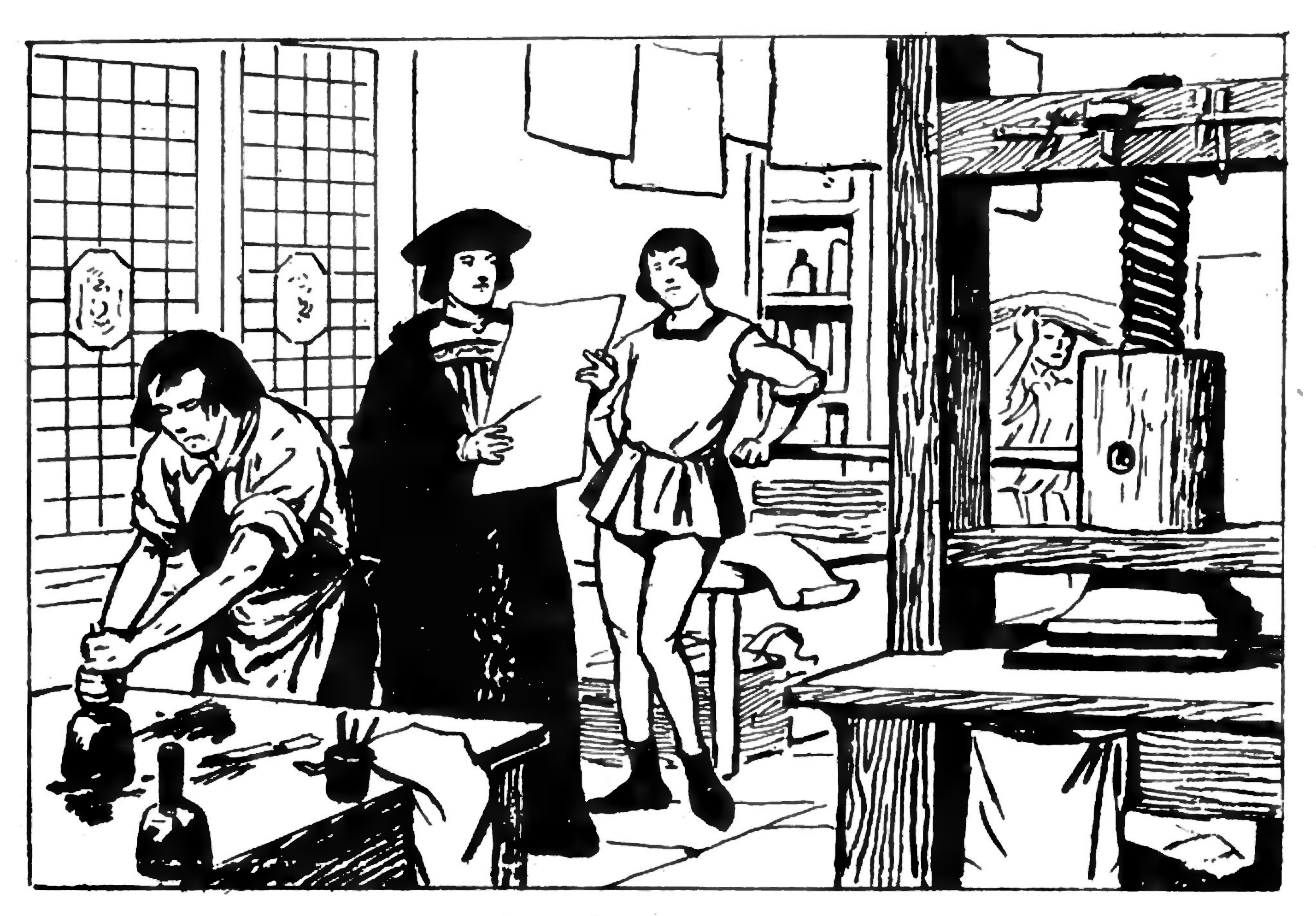
Associé à des camarades habiles, Gutenberg fabrique des lettres en plomb, invente une presse. En 1456, on imprime à Strasbourg une *Bible* à de nombreux exemplaires. Bientôt, on imprimera d'autres ouvrages.

Grâce à l'imprimerie, l'instruction, plus tard, sera mise à la portée de tous.

RÉSUMÉ

L'imprimerie a été inventée à Strasbourg, en 1456, par un ouvrier habile, Jean Gutenberg, né à Mayence (Allemagne).

Les premiers ouvrages imprimés ont été des Bibles.



Gutenberg dans son imprimerie.

22e LEÇON

CHRISTOPHE COLOMB

Christophe Colomb est le fils d'un tisserand de Gênes (Italie).

Il aime la mer et devient marin. Il navigue de longues années, étudiant les cartes, interrogeant les voyageurs.

On parle beaucoup, alors, des *Indes*, riche contrée où l'on va, le plus souvent, par terre, à travers l'Asie, chercher des épices, c'est-à-dire la vanille, la cannelle, le poivre, et aussi les parfums, les pierres précieuses et la soie.

Colomb, persuadé que la terre est ronde, pense qu'on peut aller aux Indes en naviguant à travers l'*Océan Atlantique*.

Après bien des démarches, il obtient de la *Reine d'Espagne* le commandement de trois petits bateaux à voiles, appelés *caravelles*, avec lesquels il se lance sur l'Océan inconnu.

Les caravelles sont ballotées comme des coquilles de noix par les vagues énormes. Un moment, elles sont comme engluées dans de longues herbes marines. Les matelots ont peur. Ils voudraient retourner dans leur pays. On naviguait depuis plus de deux mois et l'on ne voyait que le ciel et l'eau. « Donnez-moi encore trois jours, leur dit Colomb, et nous arriverons aux Indes ».

Au bout du deuxième jour, on aperçoit dans les airs de grands oiseaux blancs qui tournoient au-dessus des navires. Sur l'eau, quelques branches d'arbres vont à la dérive : « La terre n'est pas loin », pense Christophe Colomb.

Effectivement, le 12 octobre 1492, le matelot qui surveille l'horizon crie : *Terre* !

C'est la terre, en effet. Colomb se jette à genoux et remercie le ciel.

Il distingue bientôt des montagnes, des arbres, puis des hommes à demi nus, qui courent sur la côte. Il se dit : Voilà l'Inde, et voilà des Indiens !

Il se trompe. Il a abordé, sans le savoir, une île toute proche d'un continent nouveau, qu'on appellera, plus tard, l'Amérique.

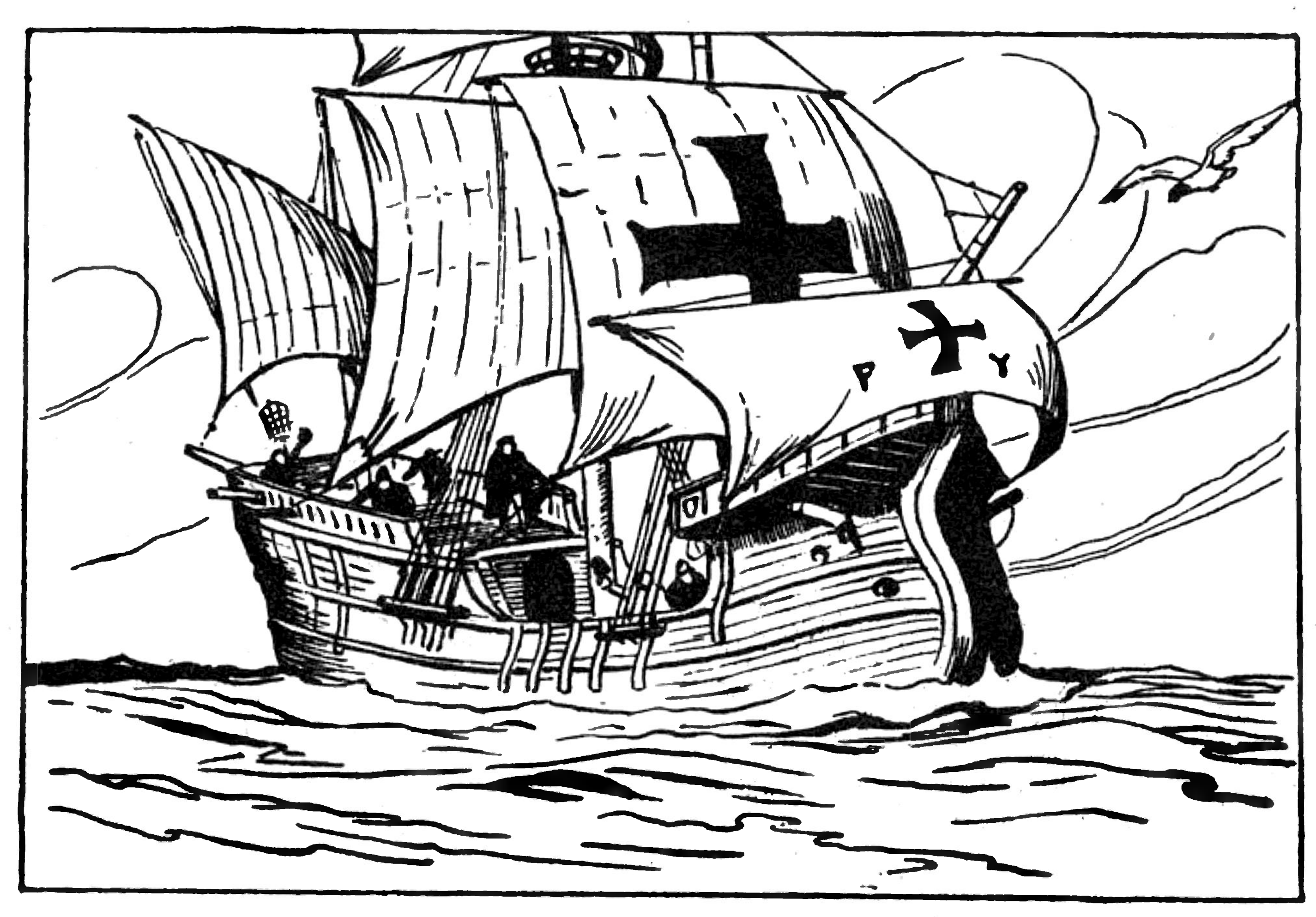
Colomb revient en Espagne et refera, plusieurs fois, son voyage.

Il mourra sans savoir où son courage et sa science l'ont conduit.

En cherchant une route nouvelle pour aller aux Indes, il a découvert un Nouveau Monde, qui doublera presque la surface de la terre alors connue.

RÉSUMÉ

L'Amérique, ou Nouveau Monde, a été découverte en 1492 par un navigateur italien, au service de l'Espagne, Christophe Colomb, qui cherchait une route maritime pour aller aux Indes.



La caravelle de Colomb dans l'Atlantique.

23e LEÇON

BAYARD

Nous venons de sortir deux fois de l'histoire de France, avec Gutenberg et avec Christophe Colomb.

Rentrons-y, avec « *le chevalier sans peur et sans reproche* », **Bayard**.

Le chevalier Bayard, d'origine dauphinoise, a acquis sa réputation en Italie, où les Français ont fait la guerre sous trois rois : Charles Huit, Louis Douze, François Premier.

Il n'était pas un soldat dans toute l'armée française, qui ne contât, avec admiration, les actions d'éclat de Bayard : chevaux tués sous lui, coups d'épée fameux, entreprises aussi glorieuses que hardies, etc...

Parmi ses exploits, on citait volontiers celui-ci.

Il est chargé un jour de protéger l'arrière-garde des Français que poursuit un corps de cavalerie espagnole. Il se poste, seul, à cheval, à l'entrée d'un pont, jeté sur le *Garigliano*, une rivière du pays. Et là, sur ce pont vite encombré de blessés et de chevaux, il tient en échec tous les cavaliers qui se présentent, barre le chemin à l'ennemi, jusqu'à ce qu'on vienne lui dire que l'arrière-garde française est maintenant à l'abri.

Alors, seulement, il se retire.

Bayard est « sans reproche » comme il est « sans peur ». Voyez son portrait. Ses traits d'une grande douceur, ses yeux qui regardent toujours bien en face, disent sa générosité, sa franchise.

Un jour, un prince italien lui confie son dessein de faire empoisonner le Pape, alors notre ennemi. Bayard se révolte :

« Monseigneur, c'est une grande traîtrise que vous allez commettre. Je vous jure qu'avant la nuit, j'en ferai instruire le Pape. »

Et le prince doit renoncer à son projet déloyal.

La *mort* de Bayard est digne de sa vie.

Au cours d'un combat, en Italie, une balle lui brise les reins. Se sentant perdu, il se fait adosser contre un arbre, par terre. Le *connétable de Bourbon* passe par là. C'est un prince français, mais qui a trahi la France et est entré au service des ennemis. Il reconnaît Bayard.

« J'ai grande pitié, lui dit-il, de vous voir en cet état.

— Monseigneur, répond le mourant, ce n'est pas moi qui suis à plaindre, mais vous, qui servez contre votre patrie, votre roi, vos serments. »

RÉSUMÉ

Bayard est un capitaine français qui s'est illustré pendant les guerres d'Italie.

Il a été surnommé, à juste titre, le chevalier sans peur et sans reproche.



La mort de Bayard.

24e LEÇON

FRANÇOIS PREMIER

Ah ! Quel magnifique roi que **Francois Premier** !

Admirez-le, sur la gravure. Il est grand, bien fait, parfait cavalier et habillé du plus riche costume.

Préparant une entrevue avec le roi d'Angleterre, il veut l'éblouir par son luxe. Il fait dresser, près de Calais, un camp que l'on a appelé le Camp du Drap d'Or. Toutes les tentes sont faites en toiles de fil d'or et doublées de velours ou de soie. Les costumes que revêtent le roi et les seigneurs sont de drap d'or et garnis de pierres précieuses.

Vanité ? Un peu, sans doute. Mais le *goût des belles choses*, vous allez voir, ne se limite pas à sa toilette.

En Italie, où les Français combattent depuis trente ans, les seigneurs ont été charmés par les *palais* de marbre, les *tableaux* de peinture, les *statues* qu'ils ont vus. Rentrés en France, ils ont voulu imiter les Italiens. A la place de leurs tristes manoirs, ils ont construit de somptueux **châteaux**, où la vie leur a paru si belle et si nouvelle, que cette époque a été appelée la **Renaissance**.

François Premier est, par excellence, le roi de la Renaissance. Il a été le plus bâtisseur de nos rois. Il a fait ouvrir des chantiers à Paris (*Louvre*), dans la vallée de la Loire, à *Fontainebleau*, où il se plaît surtout.

Il va partout, d'un château à l'autre. Sa *cour*, composée de grands seigneurs et de leurs dames, se déplace avec lui et vit toujours dans les chasses, les bals, les fêtes.

Mais si François Premier brille, dans ces plaisirs, il sait aussi se battre, à la guerre.

A **Marignan** (1515), en Italie, il livre aux Suisses une terrible bataille qui dure deux jours. Il émerveille par sa vaillance Bayard lui-même. Il remporte la victoire.

Plus tard, luttant, en Italie encore, contre les troupes

de l'Empereur d'Allemagne, Charles-Quint, il est vaincu, à *Pavie*, et fait prisonnier, parce qu'il s'est laissé entraîner loin de ses troupes. C'est après cette défaite qu'il écrit à sa Mère : « Tout est perdu, fors (excepté) l'honneur ».

Phrase fameuse et bien française. Le roi de France met l'honneur au-dessus de tout.

N'est-il pas vrai que cela, aussi, est beau ?

RÉSUMÉ

François Premier a été un roi brillant et artiste.

Il a créé la Cour de France, et fait construire plusieurs beaux châteaux.

Très brave, il a été, en Italie, vainqueur à Marignan (1515), mais vaincu et fait prisonnier à Pavie.



François Premier reçoit le roi d'Angleterre au Camp du Drap d'Or.

UN PALAIS DE LA RENAISSANCE

On en trouve un très beau, à peu de distance de Paris : c'est le château de **Fontainebleau**. La gravure page 63 représente sa façade principale.

François Premier a fait de ce château un riche *palais*. Quelle différence avec les châteaux féodaux d'autrefois !

Revoyez la figure de la page 26. Sombre et lourde forteresse, aux murs sans fenêtres, au fossé infranchissable, au pont-levis sévère, au donjon orgueilleux : tel est le *château féodal*.

Ici, plus de fossé, plus de murs à créneaux, pas de pont-levis, aucune difficulté d'accès. On arrive par la vallée de la Seine, ou par le fleuve lui-même. Et, tout autour du château, il n'y a que de grandes *cours* ouvertes, des *jardins*, des *pièces d'eau*, des *parcs*, et, à peu de distance, une vaste *forêt*, abondante en gibier, où François Premier va chasser.

Par d'innombrables fenêtres, entrent à flots, dans le palais, l'air, la lumière, la joie. Et que de jolis détails, autour de ces fenêtres bien alignées, rectangulaires, couronnées par un *fronton* en triangle et séparées les unes des autres par des *colonnes* engagées dans le mur !

Regardez bien les *toits*.

Ils sont à forte pente, et décorés d'un fouillis de *cheminées* et de *corniches*.

Devant la façade, un *escalier monumental*, en fer à cheval, est comme une aimable invitation à pénétrer à l'intérieur du palais.

Et alors, quel émerveillement !

On parcourt, les yeux éblouis, de vastes salles (la *galerie*. dite de *François Premier*, mesure 64 mètres de long sur

6 mètres de large), richement meublées, ornées de tableaux de peintres célèbres, de tapisseries, de statues.

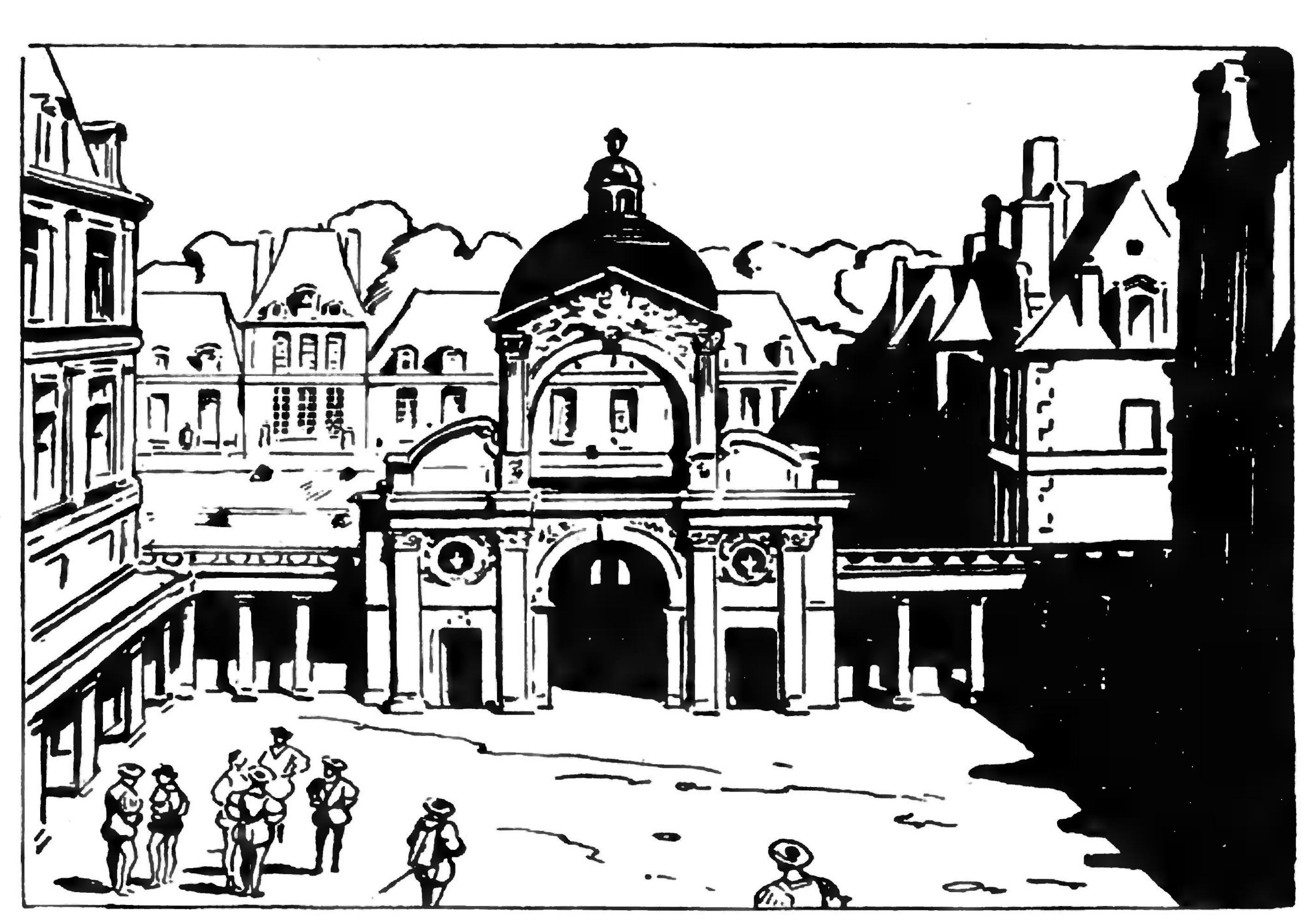
Représentez-vous, dans ce magnifique décor, une fête offerte par François Premier à sa Cour !

Charles-Quint, qui fut reçu au palais par le Roi, disait que Fontainebleau faisait penser au Paradis.

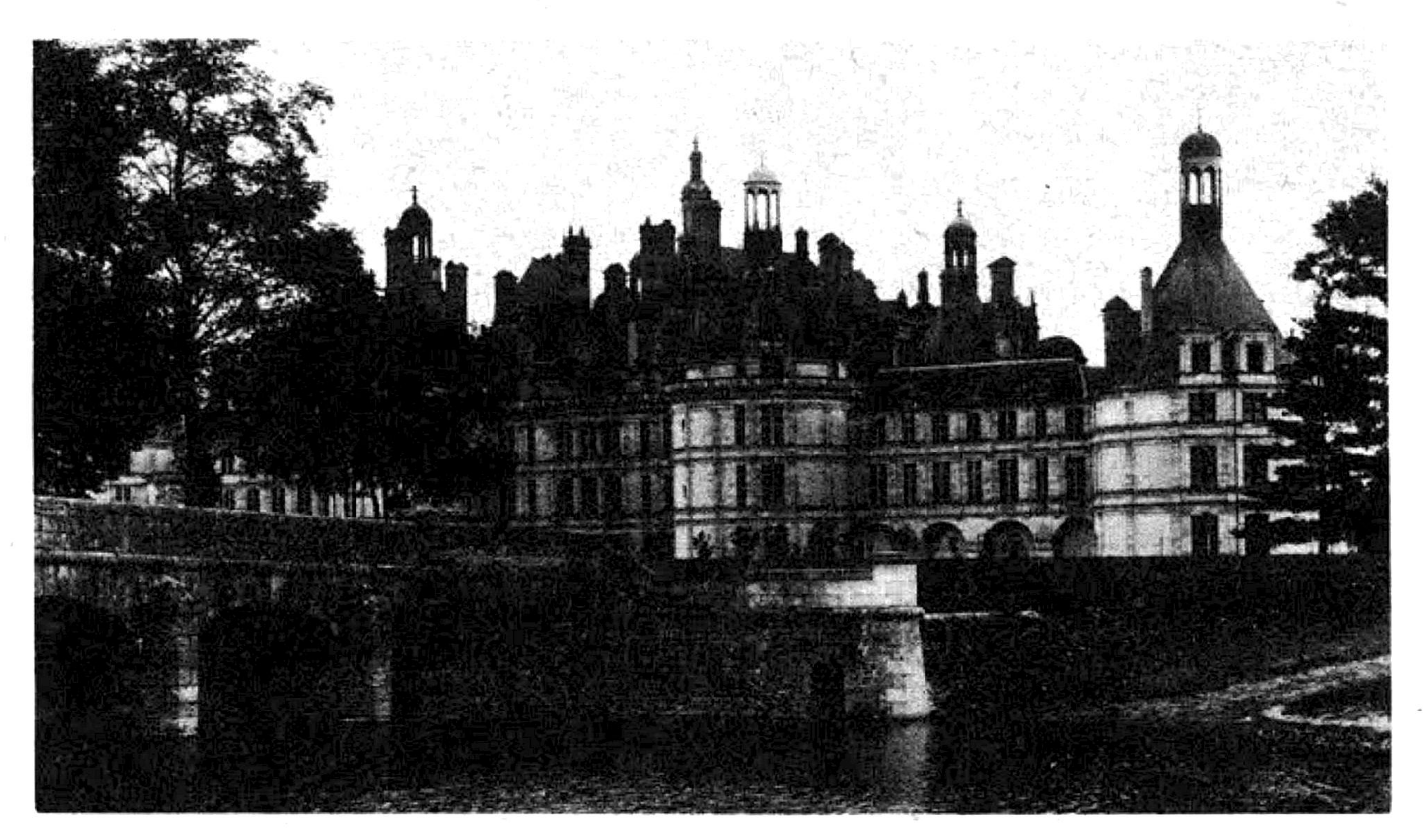
Et pourtant, Fontainebleau est encore loin de valoir Versailles (voir page 81).

RÉSUMÉ

Le château de Fontainebleau, construit par François Premier, est un des nombreux palais de la Renaissance, élevés par nos rois à l'imitation des palais d'Italie.

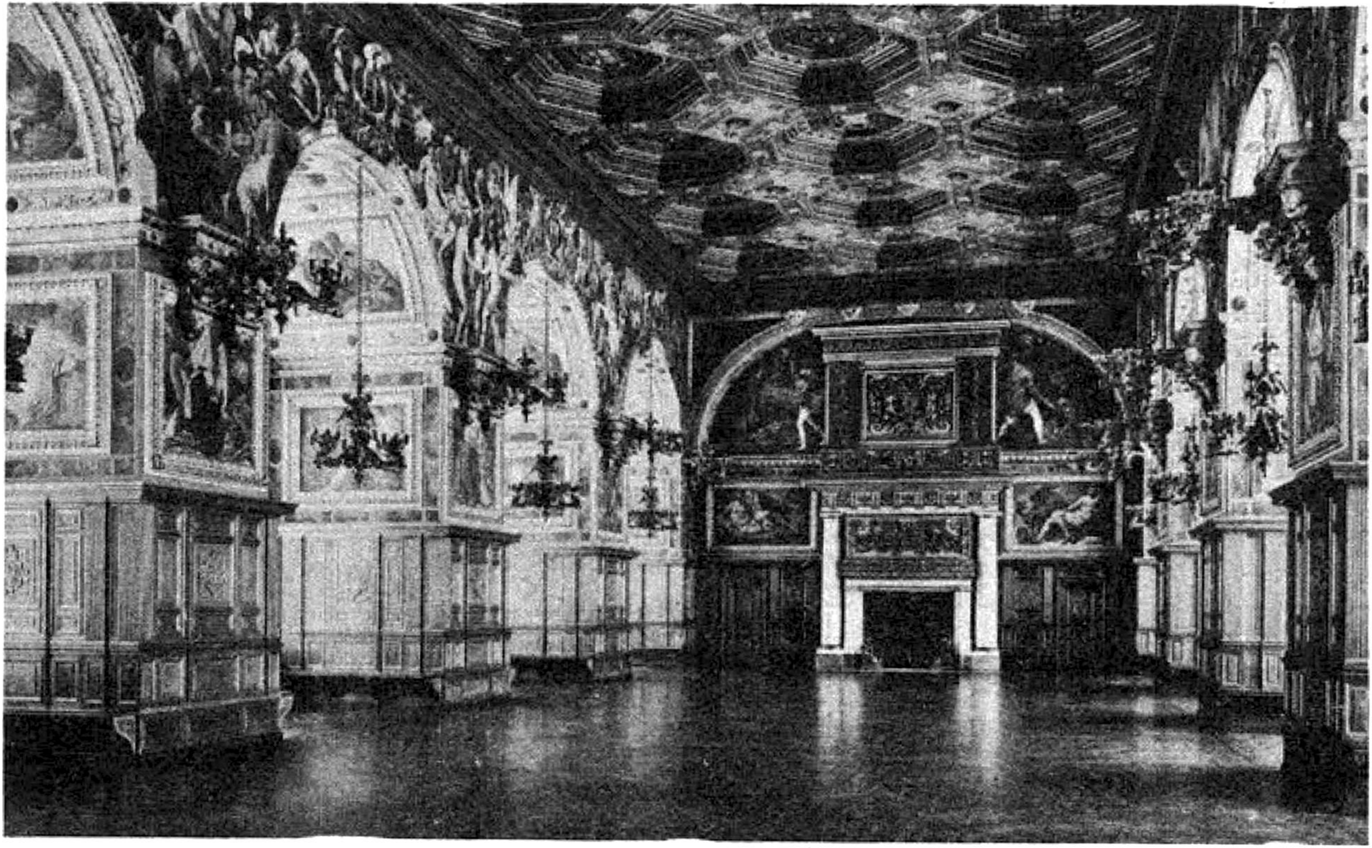


Le château de Fontainebleau.



CHATEAUX DE LA RENAISSANCE

En haut le château de Chambord, très vaste, extraordinairement riche en ornements extérieurs : lucarnes, cheminées, tourelles, clochetons décorés de sculptures. Le château d'Azay-le-Rideau (en dessous) est beaucoup plus petit. Remarquez les tours rondes surmontées de toits pointus au-dessus d'ornements rappelant les machicoulis des anciens châteaux-forts.



LE PALAIS DE FONTAINEBLEAU

En haut l'escalier du fer à cheval dont il est parlé dans la 25e leçon. En bas la galerie Henri II décorée d'une façon somptueuse. Remarquez la cheminée monumentale, les plafonds « à caissons », les sculptures et les peintures qui garnissent les murs.

26e LEÇON

MICHEL DE L'HOPITAL

Nous voici arrivés à des heures douloureuses.

La France a déjà traversé des *guerres civiles*. Pendant la guerre de Cent Ans, les Armagnacs et les Bourguignons se sont fait tout le mal possible sous les yeux des Anglais.

Une nouvelle guerre civile, plus grave encore, va éclater.

Elle est amenée par un motif *religieux*. Les Chrétiens se sont divisés en *Protestants* et en *Catholiques*. Les deux partis se haïssent, prêts à se battre.

Le roi a 9 ans. Il s'appelle *Charles Neuf*. Sa mère, la Reine **Catherine de Médicis**, a été déclarée régente. Elle craint pour la couronne et la vie de ses enfants.

Elle veut empêcher la guerre de commencer. Elle choisit, comme chancelier, c'est-à-dire ministre de la justice, un grand homme de bien, **Michel de l'Hôpital**.

Voyez sa figure vénérable, son front chauve, sa grande barbe blanche. Voyez aussi l'air de tristesse répandu sur sa physionomie. Il sent combien sa tâche est difficile !

Il est catholique. Mais il ne veut pas que soient persécutés les protestants qui, au même titre que les catholiques, sont des Français.

Il ne veut pas davantage que les protestants continuent à offenser les catholiques, par exemple en pénétrant dans les églises pour mutiler les statues.

Il veut que chacun soit libre d'écouter la voix de sa conscience et de pratiquer sa religion, en respectant celle des autres.

Il essaie, par des *Conférences*, ou *Colloques*, d'amener catholiques et protestants à discuter ensemble et à s'entendre.

Mais les violents ne pensent qu'à la guerre et repoussent tout accord.

Un jour, Catherine de Médicis dit à un protestant : « Le Roi ne veut en France qu'une seule religion. »

Le protestant riposte :

« Nous aussi. Mais que ce soit la nôtre. »

Michel de l'Hôpital s'épuise à faire des lois équitables pour tous et à donner des conseils de paix.

Il n'est pas suivi. La guerre éclate. Les dévastations couvrent la France. Le vieux ministre est forcé de quitter le Gouvernement. Il meurt bientôt, découragé.

RÉSUMÉ

La rivalité des Protestants et des Catholiques a amené des guerres civiles, dites guerres de religion.

Un ministre juste et humain, Michel de l'Hôpital, s'est vraiment efforcé de réconcilier les partisans des deux religions.



Michel de l'Hôpital et Catherine de Médicis.

27e LEÇON

LA SAINT-BARTHÉLEMY

C'est en 1572 qu'eut lieu un des événements les plus pénibles de notre histoire.

Vous vous rappelez que la Reine Catherine de Médicis craignait de voir la couronne de France échapper à ses enfants, et leur vie menacée.

Or, il se trouve qu'en 1572, le Roi *Charles Neuf*, alors âgé de 22 ans, écoute volontiers les conseils que lui donne le chef des protestants, l'*amiral* **Coligny**. La vieille Reine a peur que Coligny et ses amis ne finissent par entraîner le jeune Roi de leur côté. Elle pense que ce danger est grave et que le meilleur moyen de le supprimer, ce serait de supprimer Coligny lui-même et ses amis.

Elle en entretient le roi. Le pauvre prince est tout bouleversé par cette proposition. Il a du respect et de l'affection pour le chef protestant. Le tuer ? Quelle trahison ! Mais la Reine et ses amis lui répètent que, s'il ne s'y résout pas, c'est lui qui est perdu.

A la fin, Charles Neuf, égaré, s'écrie avec désespoir : « Eh bien, tuez-les tous, afin qu'il n'en reste pas un seul pour me le reprocher ! »

On décide aussitôt qu'à un signal donné par les cloches des églises, pendant la *nuit du 24 août*, les meurtres résolus seront exécutés.

Coligny est tué un des premiers. Le massacre s'étend dans tout Paris. On entend partout des cris de détresse et de terreur.

Ces horreurs sont connues sous le nom de **massacre de la Saint-Barthélemy**, parce que le 24 août est le jour de la fête de ce saint.

Le roi Charles Neuf ne s'est jamais consolé qu'un tel

crime ait souillé son règne. Il est mort deux ans après, et dans son agonie, il disait à sa vieille nourrice, qui le soignait : « Que de sang, ma mie, que de sang ! Dieu me fera-t-il miséricorde ! » Des larmes, que sa nourrice essuie, coulent sur ses joues amaigries.

L'histoire de France connaît peu d'événements aussi douloureux que ce massacre.

RÉSUMÉ

L'événement le plus grave et le plus douloureux des guerres de religion est le massacre des protestants connu sous le nom de massacre de la Saint-Barthélemy (24 août 1572).

Le roi Charles Neuf ne s'est jamais consolé de ce crime, commis sous son règne.



La nuit de la Saint-Barthélemy.

28e LEÇON

HENRI QUATRE ET SULLY

Le roi **Henri Quatre** est un chef de guerre très brave.

Souriant, plein d'entrain, capable de passer des jours entiers à cheval, il charge toujours en personne, à la tête de ses troupes, son chapeau de feutre ombragé d'un panache blanc, sa cuirasse bosselée des coups essuyés.

Au début de la *bataille d'Ivry*, il se tourne vers ses soldats et leur dit : « Ralliez-vous à mon panache blanc : vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur et de la victoire. »

Il est équitable, juste. S'étant fait *catholique*, il met fin aux guerres religieuses, en donnant aux protestants, par l'*édit de Nantes* (1598), le droit d'exercer librement leur religion. La France respire. Protestants et catholiques pourront, désormais, vivre tranquilles, les uns aux côtés des autres.

Il est *très bon*. Il sait que son peuple a beaucoup souffert. Il voudrait lui rendre la paix et le bonheur. On lui prête ce mot : « Je voudrais que chaque paysan pût mettre la poule au pot tous les dimanches. »

Un jour, il apprend que des paysans ont été maltraités. Il appelle quelques officiers de sa Cour : « Partez vite, dit-il, et mettez-y bon ordre. Si l'on décourage les paysans, qui donc nous nourrira, vous et moi ? »

Henri Quatre se fait aider par un excellent ministre, **Sully**. Lui aussi, Sully, protège les paysans. « Labourage et pâturage, dit-il, voilà les deux mamelles de la France. » Il fait diminuer les impôts, construire des routes et des canaux, pour faciliter le transport des denrées et éloigner les risques de disette. Toute la France travaille et vit à l'aise.

Un immense malheur interrompt brusquement cette période de bonheur

Un fou, *Ravaillac*, a entendu dire que la conversion du Roi à la religion catholique n'est pas sincère et que le Roi

veut tuer le Pape. Alors lui, Ravaillac, décide de tuer Henri Quatre.

Il se poste à son passage, et un jour qu'il le voit en voiture, il monte sur le marchepied et le frappe de deux coups de couteau au cœur (1610). Le roi expire aussitôt !

Le bon roi Henri est pleuré comme un père par tout son peuple.

L'assassin mourra *écartelé*, c'est-à-dire tiré à quatre chevaux.

RÉSUMÉ

Henri Quatre termine les guerres de religion en devenant catholique, et en reconnaissant aux protestants, par l'édit de Nantes (1598), le droit d'exercer leur religion.

Son principal ministre est Sully.

Le roi est assassiné, en 1610, par Ravaillac.



L'assassinat du roi Henri IV.



HENRI IV PAR F. PORBUS

Le peintre a représenté le roi, déjà grisonnant, en armure noire, la poitrine barrée d'une écharpe blanche posée par dessus le cordon de l'Ordre du Saint-Esprit. De la main gauche il tient la poignée d'une épée : sa main droite est appuyée sur un casque posé lui-même sur une table couverte d'un tapis de velours.



RICHELIEU PAR PH. DE CHAMPAIGNE

Le ministre de Louis XIII est en robe de cardinal. Cependant, malgré ses vêtements religieux, il a plutôt l'air d'un soldat que d'un prêtre. Remarquez son regard autoritaire et perçant, son front haut et large. Il porte la moustache, et la barbe en pointe « à la royale » sous la lèvre inférieure.

29e LEÇON

RICHELIEU

Richelieu est un des ministres qui ont rendu les plus grands services à la France.

C'est un *cardinal*, un prince de l'Eglise. Regardez-le. On lit sur son visage son intelligence et sa volonté. Quel regard ferme ! Quelle allure fière ! C'est celle d'un grand seigneur (Voir page 71).

Richelieu porte la moustache et la barbiche, comme les gentilshommes, bien qu'il soit homme d'église. A l'occasion, il revêt la cuirasse et monte à cheval, Il a même, parfois, commandé l'armée.

Richelieu est ministre de **Louis Treize**, fils d'Henri Quatre. Louis Treize est un roi malade, triste. Il laisse son ministre faire, à peu près, ce qu'il veut.

Et que veut le ministre ? C'est, qu'en France, tout le monde obéisse au Roi.

Or, les grands seigneurs ont toujours tendance à désobéir. Ainsi, Richelieu leur défend, au nom du Roi, de se battre en *duel*. Ils ont l'habitude de tirer l'épée, sans motif, par plaisir, pour montrer qu'ils n'ont peur de rien, ni de personne. Mais il arrive que beaucoup d'entre eux trouvent la mort dans ces duels, et c'est, pour l'armée, autant d'officiers perdus.

Le Roi fait donc interdire les duels.

Mais certains orgueilleux, bravant l'ordre royal, croisent le fer, en plein midi, sur la place publique. L'un d'eux tue son adversaire. Richelieu n'hésite pas. Il le fait arrêter et condamner à mort. Le bourreau lui tranche la tête, sur l'échafaud, à la vue de tous.

Ceci se passait à Paris. Dans les provinces, sur l'ordre de Richelieu, les *vieux châteaux-forts*, où les seigneurs auraient pu s'abriter pour résister au Roi, sont démolis.

Les protestants avaient des villes fortifiées. Richelieu voulut les leur enlever pour qu'ils ne résistent plus au Roi comme ils le faisaient. Il mit le siège devant La Rochelle, leur principale place forte, et la fit capituler.

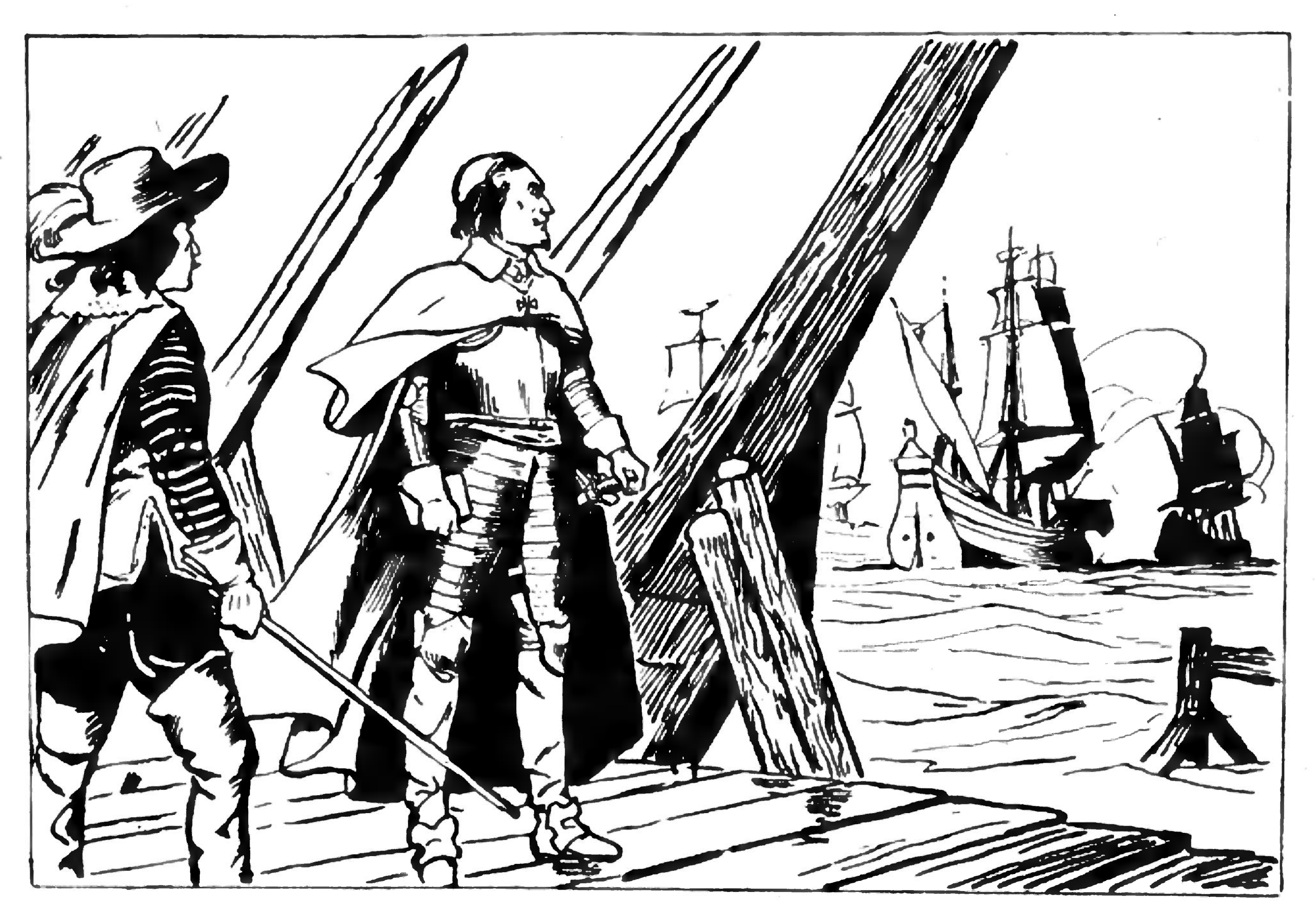
Tout en assurant ainsi l'ordre et la discipline, Richelieu, pendant les dix-huit années de son ministère, favorise le commerce, fait construire des vaisseaux, crée des colonies, et fait la guerre en Allemagne aux ennemis de la France.

On tremble devant lui.

RÉSUMÉ

Le cardinal de Richelieu a été le grand ministre de Louis Treize.

Il a forcé les nobles à obéir au Roi, et fait la France puissante.



Richelieu devant La Rochelle.

30e LEÇON

SAINT VINCENT DE PAUL

Richelieu et Louis Treize meurent presque en même temps. Un enfant de cinq ans — *Louis Quatorze* — devient roi. Contre la Régente — *Anne d'Autriche*, sa mère — les nobles se révoltent. Cette révolte, qu'on appelle la *Fronde*, dure dix ans.

Dix années de dures épreuves pour le peuple ! La famine sévit : on fait du pain avec de la paille hachée, mêlée de terre. Nombre de villages sont abandonnés. Des bandes de loups errent dans les campagnes.

Mais à ce moment, un grand élan de charité se produit, en France et notamment à Paris. Un prêtre admirable : **Saint Vincent de Paul**, apparaît.

Il est aussi modeste que bon et dévoué. Il répète : « Je suis le fils de pauvres villageois : pendant ma jeunesse, j'ai gardé les troupeaux dans les champs. » La misère, la souffrance l'attirent. Les mendiants, les malades, les esclaves lointains, les forçats condamnés à ramer sur les galères, il est pour tous un ami, un père, une Providence.

Il pense aussi aux *petits enfants abandonnés.*

Dans le Paris de ces temps malheureux, des nouveaux-nés, ou de tout jeunes enfants que leurs parents ne peuvent pas nourrir, sont déposés chaque soir, à la porte des couvents ou des églises.

Saint Vincent de Paul crée pour ces innocents l'*Hospice des Enfants-Trouvés*. Il groupe à leur service des femmes dévouées, les *Filles de la Charité*, avec mission de les recueillir et de les élever.

Les Filles de la Charité existent toujours et sont appelées communément *Sœurs de Saint Vincent de Paul.*

Saint Vincent de Paul a aussi institué les *Pères de la*

Mission. Ce sont des religieux dont l'une des fonctions est d'encourager et de racheter les *esclaves chrétiens* retenus dans les bagnes d'Afrique par les pirates barbaresques. Dans sa jeunesse, Saint Vincent de Paul avait été, lui-même, pris par les pirates de Tunis, enchaîné et mis aux fers. Il n'oublia jamais ses compagnons de captivité.

Ce « héros de la Charité » est une des gloires les plus pures de notre histoire.

RÉSUMÉ

Au temps de la Fronde, un excellent prêtre, Saint Vincent de Paul, a créé deux belles institutions : les Filles de la Charité, pour recueillir et soigner les enfants trouvés, et les Pères de la Mission, pour racheter les captifs chrétiens en Afrique.



Saint Vincent de Paul secourt les enfants abandonnés.

31e LEÇON

LOUIS QUATORZE

Voici celui qu'on a appelé le **Grand Roi**.

Admirez son attitude majestueuse, l'air de dignité répandu sur toute sa personne. L'épaisse perruque qui est alors de mode, et dont les boucles abondantes retombent sur les épaules, encadre un visage noble et grave. Un ample manteau, tout parsemé de fleurs de lis d'or le drape somptueusement. (Voir page 80).

Devant lui, ses familiers eux-mêmes sont interdits et troublés. Un jour, un vieil officier vient le trouver pour solliciter une faveur. Il est si ému qu'il ne peut que balbutier. Le roi le rassure. « Ah ! sire, s'écrie le brave homme, ce n'est pas devant vos ennemis que j'ai tremblé ainsi. » Le roi, souriant, lui accorde ce qu'il demande. Au fond, le Roi n'est pas méchant. Mais il veut qu'on l'admire et qu'on le craigne.

Il a d'habiles ministres, et ses généraux remportent de grandes victoires sur les ennemis.

Son orgueil le pousse à faire graver une médaille qui porte son nom et qui représente le Soleil éclairant le monde. On l'appelle, lui-même, quelquefois, le *Roi-Soleil.*

Vous vous rappelez qu'Henri Quatre avait donné aux protestants, par l'Edit de Nantes, le droit de pratiquer leur religion. Louis Quatorze juge que c'est sa religion, à lui, qui doit être celle de tous ses sujets. *Il révoque l'Edit de Nantes,* c'est-à-dire qu'il retire aux protestants les droits qu'Henri Quatre leur avait reconnus. Cette injustice rend très malheureux les protestants, qui étaient d'honnêtes sujets. Et elle a fait beaucoup de mal à la France.

Le Roi veut que la France soit à la tête de tous les pays. Mais il croit atteindre ce but, surtout par des *guerres* continuelles. Sur son lit de mort, il dira à son arrière petit-fils, qui va lui succéder : « J'ai trop aimé la guerre, ne m'imitez pas en cela. »

La mort du Roi est fort belle. Il souffre longtemps, sans se plaindre, résigné. Il dit à des personnes qui pleurent : « Pourquoi pleurez-vous ? Avez-vous pensé que j'étais immortel ? » Sa fermeté d'âme ne l'abandonne pas un instant.

Alors, vraiment, il est le Grand Roi.

RÉSUMÉ

Louis Quatorze a été un roi puissant, magnifique, mais très fier. On l'a appelé le Roi-Soleil.

Il a, sans raison, persécuté les protestants.

Il a fait de longues guerres. Il l'a regretté, mais seulement à son lit de mort.



Le roi Louis XIV à Versailles.

32e LEÇON

VERSAILLES

Si vous voulez bien connaître Louis Quatorze, allez à **Versailles**.

Avant lui, l'endroit est presque désert. Il y a créé **un** *palais* immense et majestueux. Regardez les détails : portes-fenêtres, terrasses. Partout des lignes droites, régulières. L'impression est belle, mais sévère.

En arrière, se développent les *jardins*, gloire de Versailles. Les bosquets, les pièces d'eau, les pelouses, le parc, tout est vaste, bien ordonné. Mais comme ces grands espaces, aujourd'hui vides, devaient s'animer quand, de toute la France, les princesses, les courtisans affluaient, en costumes si riches, si éclatants !

Car la *Cour* est plus nombreuse encore et plus somptueuse qu'au temps de François Premier. Et, par elle, le grand Roi, toujours imposant, est respecté, admiré, presque adoré comme un dieu.

Tous ses actes : son lever, son coucher, ses repas, ses promenades, sont entourés de *cérémonies*.

Voici, pour les repas, un aperçu des règles suivies.

Chaque plat est apporté, dans la salle où le Roi est à table, par des officiers de bouche, précédés et suivis de gardes suisses, armés de hallebardes.

Quand le Roi veut boire, il fait un signe. Un officier crie : « A boire pour le Roi ». Un autre officier apporte, sur un plateau, verres, flacons, carafe, et il salue. Le vin est d'abord essayé par lui, c'est-à-dire goûté, pour prévenir tout risque d'empoisonnement. Puis le roi se sert et boit. L'officier reprend la verrerie, salue de nouveau, et tout disparaît jusqu'à nouvel appel.

Le service de chaque plat est réglementé de la même manière...

Deux fois par semaine, le Roi fait ouvrir aux courtisans et aux dames ses immenses *salons*. Une cohue de perruques, de rubans, de dentelles s'y engouffrent. Bientôt tout est plein, à craquer.

Un officier crie : Messieurs, le Roi !

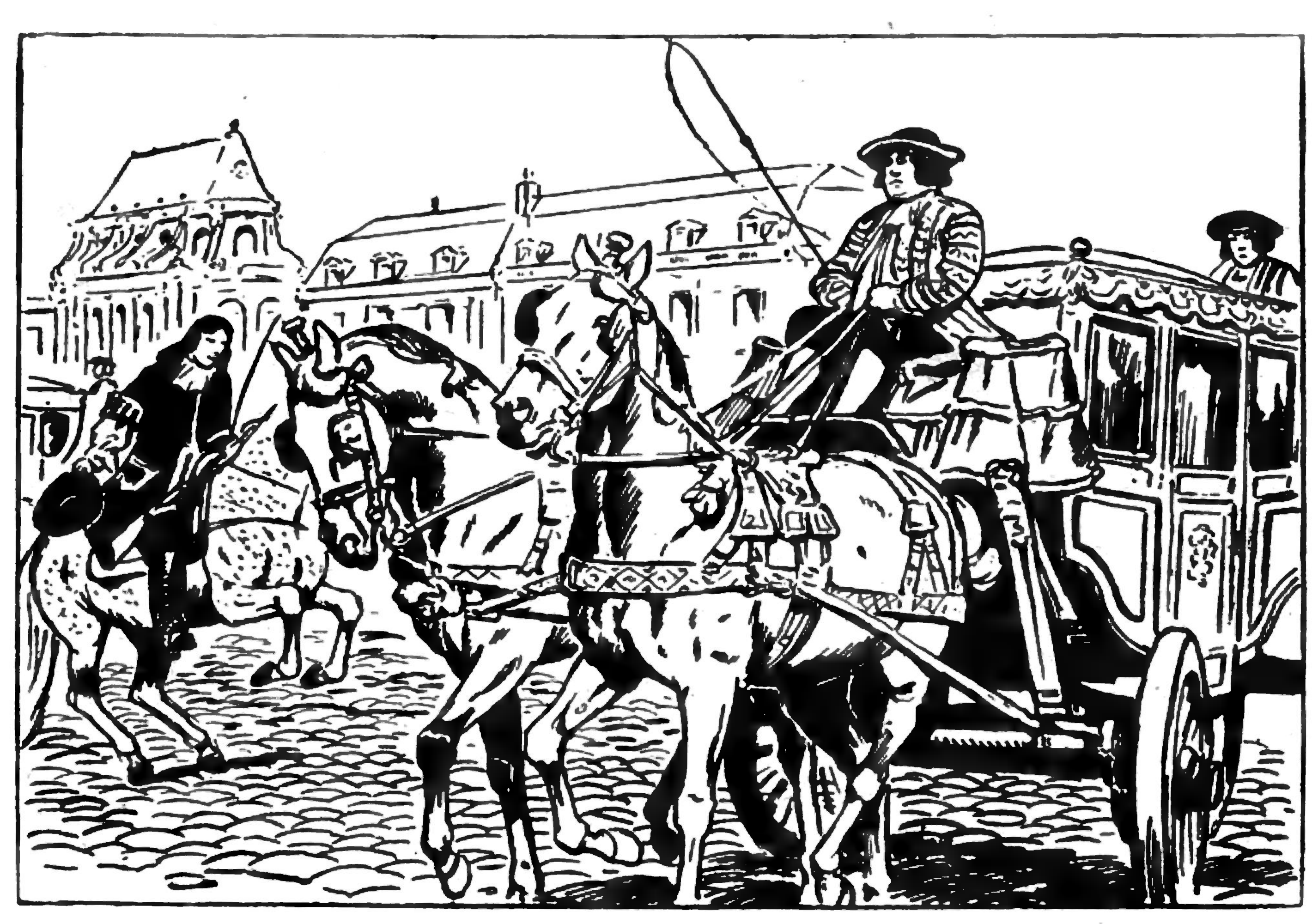
Aussitôt, tout se tait.

Le Roi passe, entre deux rangées de courtisans, courbés jusqu'à terre. Il s'arrête un instant, joue au billard, cause avec les dames, puis se retire, laissant la Cour aux jeux divers, aux gourmandises du buffet, à la musique et à la danse.

RÉSUMÉ

L'imposant château de Versailles et ses immenses jardins sont l'œuvre la plus remarquable de Louis Quatorze.

Le grand Roi y a installé sa cour, nombreuse et somptueuse.

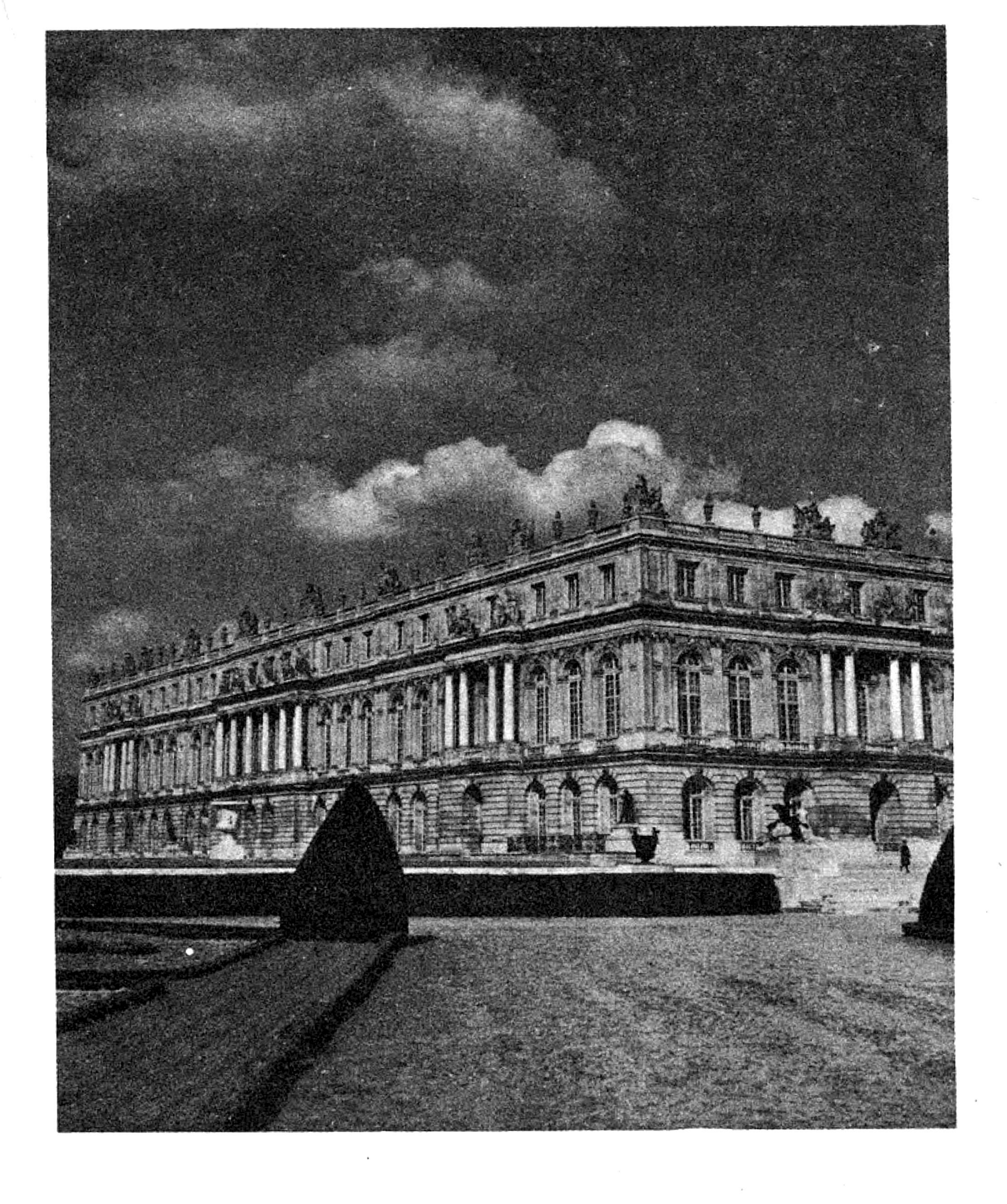


Le carrosse du roi Louis XIV à Versailles.



LOUIS XIV PAR RIGAUD

Le Roi-Soleil est vêtu d'un magnifique habit de cour, sur lequel est posé un ample manteau brodé de fleurs de lys d'or et doublé d'hermine, il s'appuie de la main droite sur un sceptre, dont l'autre extrémité repose sur un tabouret où l'on voit la couronne royale. Le roi porte la perruque aux longues boucles à la mode au XVII[e] siècle.



LE PALAIS DE VERSAILLES

On ne voit ici que la partie centrale du château de Versailles, de la façade qui donne sur le parc. C'est dans cette partie que se trouve la fameuse Galerie des Glaces, longue de 71 mètres, et dont on voit les 17 fenêtres au premier étage du bâtiment.

33e LEÇON

COLBERT

Le plus célèbre ministre de Louis Quatorze est **Colbert**.

La France a déjà eu de grands ministres : Sully, sous Henri Quatre. Richelieu, sous Louis Treize. Tous deux étaient nobles. Colbert n'est qu'un simple bourgeois. Son père est marchand de drap, à Reims. Lui-même a dû faire un long apprentissage, comme employé de bureau, à Paris. Il gagne la confiance du Roi par son ardeur au travail et son honnêteté courageuse.

Le roi le nomme *contrôleur général des finances.*

En fait, il s'occupe aussi de l'agriculture, crée des manufactures de tapis et de draps ; il réglemente le travail des ouvriers; il fait construire de nombreux vaisseaux pour faciliter le commerce avec les colonies. Il fait creuser le canal du Midi.

Toute sa vie, Colbert fait une guerre acharnée à la *paresse* et au *gaspillage*.

Il donne l'exemple. Il travaille seize heures par jour. Le matin, quand il voit sur son bureau une montagne de papiers entassés, c'est-à-dire beaucoup de travail pour la journée, il se frotte les mains de plaisir.

Il n'aime pas à être dérangé. Un jour une grande dame vient l'importuner par des réclamations. Elle s'aperçoit bientôt qu'il ne l'écoute plus. Alors, s'agenouillant devant lui, elle lui dit : « Monseigneur, je vous supplie de m'entendre ». Colbert, brusquement, se lève, s'agenouille, à son tour, devant elle et lui dit : « Et moi, Madame, je vous supplie de me laisser travailler ». La dame, furieuse, se relève et s'en va.

Il est sans pitié pour les fonctionnaires qui ne font pas leur service. Il se rend, un jour, au Jardin des Plantes, où le directeur est chargé d'essayer des cultures coloniales, comme le coton. Il voit le jardin occupé presque entièrement par de la vigne. Irrité, il se fait donner une pioche et déracine lui-même les ceps.

Il surveille de près toutes les *dépenses*, même celles que fait le Roi. Il lui dit : « Je suis prêt à prodiguer les millions pour la gloire de Votre Majesté. Mais j'ai le cœur déchiré quand un seul sou est dépensé sans nécessité ».

Mais le Roi réclame des sommes énormes pour ses guerres, pour Versailles. Le ministre résiste. Le Roi, mécontent, l'écoute de moins en moins. Colbert est contraint d'augmenter les impôts. Le peuple murmure.

Colbert, meurt, découragé.

RÉSUMÉ

Colbert a été le meilleur ministre de Louis Quatorze. Très laborieux, très économe, il veut que le roi soit riche pour devenir puissant. Mais les dépenses considérables du Roi finissent par le décourager.



Colbert à sa table de travail.

34e LEÇON

TURENNE, VAUBAN

Des généraux qui ont commandé les armées de Louis Quatorze, **Turenne** a été le plus aimé des soldats. C'est qu'il s'occupe beaucoup d'eux, veillant à leur nourriture, à leur cantonnement, prenant soin des blessés. On le voit un jour hisser sur son cheval un soldat blessé, et lui, suivre à pied.

Les soldats l'appellent leur père.

Les victoires ne l'empêchent pas de demeurer simple, modeste. Après une brillante campagne, le Roi le reçoit à la cour, le félicite, l'embrasse. Tous ces honneurs le gênent un peu. Il a hâte de retourner près de ses soldats, de vivre de la vie des camps.

Un jour d'hiver, par une marche très adroite, en pleine neige, il surprend les *Allemands*, en *Alsace*, les culbute, les poursuit. Il va, dans une grande bataille, les écraser. Mais, au moment où il surveille, à cheval, l'emplacement d'une batterie, un boulet le frappe en plein cœur. Il tombe, expirant.

La douleur des soldats fait peine à voir. Ils disent : « Nous avons perdu notre père. »

Le Roi ordonne de transporter le corps de Turenne à *Saint-Denis*. Sur toute la route, le peuple pleure. A Saint-Denis, le corps du grand capitaine est déposé auprès des tombeaux des rois. Plus tard, Napoléon le fera placer aux *Invalides*, où il est encore.

L'armée de Louis Quatorze a grandement profité aussi du savoir d'un remarquable ingénieur militaire, **Vauban**.

Vauban a construit des *places fortes* tout autour de la France. Notre pays est comme défendu, désormais, contre les invasions, par une ceinture de canons. C'est Vauban, aussi, qui a imaginé de fixer, au bout du fusil, une *baïonnette* — disposition qui est toujours en usage.

Homme de grand cœur, Vauban a été témoin, en par-

courant le pays, de la misère des paysans, ruinés par le passage des troupes et accablés d'impôts. Or, les nobles et les gens d'église, qui sont riches, ne paient presque rien. Emu par cette injustice, Vauban écrit un livre pour proposer que tout Français paie les impôts en proportion de sa fortune. Mais le Roi se fâche. Il dit : « De quoi donc se mêle Vauban ? » Il fait saisir l'ouvrage chez l'imprimeur et brûler tous les exemplaires.

Vauban, déjà malade, meurt de chagrin.

RÉSUMÉ

Turenne, grand général de Louis Quatorze, a sauvé l'Alsace d'une invasion allemande. Il a été tué en pleine victoire.

Vauban, grand ingénieur militaire, a entouré la France de places fortes pour la défendre contre les invasions.



Vauban surveille le siège d'une ville.

35e LEÇON

DUPLEIX ET MONTCALM

Quarante ans après la mort de Louis Quatorze, deux Français s'illustrent dans les colonies : **Dupleix** dans l'*Inde*, en Asie — **Montcalm**, au *Canada*, en Amérique.

Quand *Dupleix* arrive dans une ville de l'Inde, monté sur un éléphant richement harnaché, les Indigènes (appelés *Hindous*) accourent à sa rencontre, se prosternent devant lui, baisant ses mains.

Qu'est donc Dupleix ? Un prince ? Un général ? Non. Simplement, le directeur d'une compagnie de commerce française. Mais il a rendu de grands services aux *nababs* (princes indigènes). Il a formé, à ses frais, une petite armée. Il a combattu pour eux. En reconnaissance, ils lui ont donné une belle et vaste province du pays. Une importante colonie française est en train de naître, là-bas, et elle ne coûte rien à la France.

Vous vous dites : « A Versailles, le Roi doit être bien content ». Attendez.

Il y a aussi dans l'Inde, une compagnie de commerce anglaise. Elle fait de mauvaises affaires. Elle jalouse Dupleix. Elle le calomnie, le menace. Une guerre entre Français et Anglais va-t-elle éclater ?

Le roi de France, Louis Quinze, veut l'éviter à tout prix. Il donne l'ordre à Dupleix de rentrer en France, et il abandonne les territoires acquis par le grand Français. Dupleix, sacrifié, quitte l'Inde en pleurant. Il meurt, quelques années après, ruiné. Ce sont les Anglais qui, un jour, occuperont l'Inde tout entière. L'histoire de *Montcalm* n'est pas moins triste.

Malgré les sacrifices consentis par le roi de France, l'Angleterre nous fait bientôt la guerre. Notre colonie du Canada, en Amérique, est attaquée. Le roi envoie Montcalm avec une petite armée pour la défendre.

Montcalm est un officier brave et habile. Il arme les *Canadiens*, et, en même temps, les naturels du pays, les *Peaux-Rouges*. Ceux-ci, à travers les forêts, rampent jusqu'aux

camps anglais, tuent les soldats et les scalpent. Scalper, c'est enlever aux vaincus la chevelure et la peau du crâne.

Montcalm résiste aux Anglais plusieurs années : sur mer, les navires anglais, plus nombreux et mieux armés, empêchent nos renforts de passer.

Un jour enfin, Montcalm est attaqué par une armée anglaise beaucoup plus forte que la sienne. Dans la bataille, les deux généraux, le français et l'anglais, sont blessés à mort. Montcalm dit, en mourant : « Au moins, je ne verrai pas les Anglais victorieux ».

Le Canada est livré aux Anglais par traité en 1763.

RÉSUMÉ

Sous le règne de Louis Quinze, deux grands Français s'illustrent dans les colonies : Dupleix, dans l'Inde, en Asie, Montcalm, au Canada, en Amérique.

Louis Quinze ne sait pas les soutenir, et la France perd ces deux colonies, en 1763.



Dupleix est accueilli par les Hindous.

36e LEÇON

SERMENT DU JEU DE PAUME. PRISE DE LA BASTILLE

En 1789, une **grande Révolution** éclate en France.

Une révolution, c'est un profond changement qui se produit dans le gouvernement d'un pays. Souvent, la révolution est violente, c'est-à-dire qu'elle s'accompagne de colères, de barricades, et combats de rues.

En 1789, le Roi Louis Seize, ayant besoin d'argent, réunit à Versailles les *Etats Généraux*, c'est-à-dire les députés de toute la nation, pour voter des impôts nouveaux. Les députés du peuple, ceux des évêques et des curés, ceux des nobles forment trois groupes séparés.

Les *députés du peuple* disent aux autres : « Nous sommes, comme vous, les députés de la Nation : nous voulons siéger avec vous, dans la même salle, et voter avec vous. Nous voulons qu'il n'y ait qu'une seule catégorie de députés, et non pas trois. »

Le Roi s'effraie de ces réclamations, et, une nuit, il fait fermer la salle où les députés du peuple se réunissent. Arrivant le matin, ceux-ci comprennent que le Roi les renvoie. Ils s'écrient : « Nous ne partirons pas ».

Ils entrent dans une grande salle vide du Palais, où le Roi vient quelquefois jouer à la balle. On l'appelle Salle du **Jeu de Paume**.

Là, le président *Bailly* monte sur une table et dit aux députés : « Jurons de ne pas partir avant d'avoir donné un gouvernement nouveau à la France. » Tous les députés, levant la main, disent : « Nous le jurons ».

C'est le *serment du Jeu de Paume* (20 juin 1789).

Le roi, inquiet, capitule. Il fait rouvrir la salle des réunions et accepte que tous les députés ne forment qu'une seule Assemblée.

Les députés du peuple ont gagné la partie.

Le peuple lui-même en gagne bientôt une autre.

Le bruit se répand que le Roi veut prendre sa revanche

et assemble des troupes. Il dispose à Paris d'une grande forteresse, la **Bastille**, où il fait enfermer, sans jugement, ses ennemis. Menace redoutable pour les députés du peuple !

Mais le peuple de Paris prend les devants. Il se rue sur la Bastille, et l'attaque. La Bastille riposte. Il y a des morts des deux côtés. Le gouverneur de la vieille forteresse ouvre enfin les portes au peuple.

La Bastille est prise (14 juillet 1789).

Bientôt, elle sera démolie, et, sur ses ruines, le peuple dansera.

RÉSUMÉ

La Révolution française commence en 1789. Dès le début, deux grands événements ont lieu :

1° Le Serment du Jeu de Paume : les députés du peuple s'engagent à donner un gouvernement nouveau à la France (20 juin 1789).

2° La prise de la Bastille, forteresse royale, par le peuple de Paris (14 juillet 1789).



Le serment du Jeu de Paume.

37e LEÇON

LA FÊTE DE LA FÉDÉRATION

Le jour de la **Fête nationale**, en France, tout le monde le sait, c'est le 14 juillet.

Ce jour-là, les rues sont pleines de drapeaux. Il y en a aux Mairies, aux Monuments aux Morts, aux écoles, aux fenêtres des maisons. Des revues militaires, des défilés de gymnastes ont lieu. Le soir, retraite aux flambeaux. Sur les places publiques, on danse.

La fête nationale, c'est la fête de la France.

Pourquoi cette date a été choisie, vous le devinez. C'est en souvenir de la *prise de la Bastille* par le peuple de Paris.

Mais il y a encore un autre souvenir que notre Fête nationale rappelle. C'est celui d'une grande Fête qui eut lieu, à Paris, le 14 juillet 1790, juste un an après la prise de la Bastille. Cette fête s'est appelée la **Fête de la Fédération** : le mot fédération signifiant union de tous les Français.

Cette fête de 1790 eut lieu sur la grande place du Champ-de-Mars.

Au milieu, est dressé un autel appelé *autel de la Patrie*. Tout autour, s'élèvent des gradins où 50.000 Parisiens ont pris place. Chaque département a envoyé des délégués, des fédérés, comme on disait, portant des drapeaux. Des drapeaux flottent partout : ce sont, pour la première fois, des *drapeaux tricolores :* bleu, blanc, rouge.

La fête commence par une messe solennelle, dite sur l'autel de la Patrie et servie par cent prêtres, tous revêtus de l'écharpe tricolore.

Puis les grands personnages de Paris et de la France, le *Roi*, la *Reine*, le *Maire de Paris*, d'autres encore, viennent, la main sur l'autel, jurer fidélité à la Nation, c'est-à-dire donner leur parole d'honneur qu'ils serviront toujours la Patrie avec dévouement.

Chaque fois que l'un d'eux jure, la foule répète, mains levées : Nous jurons.

On entend des musiques militaires, et, au loin, les grondements du canon. L'émotion est profonde. La fierté d'être Français brille dans tous les yeux.

La France, ce jour-là, n'a qu'un seul cœur.

Vous comprenez, maintenant, tout à fait, pourquoi le Gouvernement de la République a choisi cette date du 14 juillet pour être celle de notre Fête nationale.

Elle rappelle deux grandes journées :

14 *juillet* 1789 : prise de la Bastille, victoire de la liberté française.

14 *juillet* 1790 : fête de la Fédération, fête de la fraternité française.

RÉSUMÉ

Notre Fête nationale, fixée au 14 juillet de chaque année, rappelle deux grandes journées de la Révolution :

Elle est la fête de la liberté et de la fraternité françaises.



Les Français préparant la fête de la Fédération en 1790.

38e LEÇON

LE 10 AOUT 1792. LA MARSEILLAISE

Deux ans après la Fête de la Fédération, les *Prussiens* et les *Autrichiens* sont en guerre contre la France. Ils craignent et détestent la Révolution. Ils voudraient la détruire.

Or la France, en ce moment, n'a pas d'armée.

Les *officiers*, tous nobles, effrayés par la Révolution, ont quitté leur pays : on dit qu'ils ont émigré.

Les *soldats* sont peu nombreux : les hommes du peuple, à cette époque, ne doivent pas le service militaire. Sont soldats, seulement, ceux qui consentent à s'engager.

Voici que l'armée prussienne arrive à la frontière.

Aussitôt, à Paris, la Patrie est « *déclarée en danger* ». D'heure en heure, on entend les grondements du canon d'alarme. Le gouvernement appelle les Français à s'enrôler, c'est-à-dire à s'engager dans l'armée. Des estrades sont dressées sur les places publiques : on inscrit les noms des volontaires.

C'est ainsi que deux cents volontaires marseillais arrivent à Paris. Ils ont des rubans tricolores au chapeau. Ils défilent en chantant. Ils chantent une marche de guerre, composée à Strasbourg par un officier du génie, **Rouget de l'Isle**. Ce chant, les Parisiens l'appellent l'hymne des Marseillais, la **Marseillaise**.

Tout Paris chante bientôt la Marseillaise :

Allons, enfants de la Patrie,
Le jour de gloire est arrivé...

Cependant, les Prussiens ont franchi la frontière. Ils se croient déjà les maîtres de la France. Ils font connaître que si le moindre mal est fait au Roi et à la famille royale, Paris sera détruit.

Or, le Roi a perdu la confiance de la Nation. Un an auparavant, par peur de la Révolution, il a cherché à quitter la France. La France s'est détachée de lui.

A Paris, le peuple est irrité par la menace des Prussiens.

Le Roi habite le château des **Tuileries**. La foule se porte vers ce château, défendu par des soldats suisses, et l'attaque. La lutte est vive. Finalement, la foule, victorieuse, envahit le château (10 août 1792).

Mais le Roi n'y est plus. Au début du combat, il s'est réfugié à l'Assemblée des députés. Elle l'a fait enfermer dans une forteresse de Paris, qu'on appelle *le Temple*. Il n'en sortira que cinq mois après, pour aller à l'échafaud (1793).

RÉSUMÉ

Les Prussiens et les Autrichiens, ennemis de la Révolution, nous font la guerre, à partir de 1792.

Dans toute la France, la patrie est déclarée en danger. Les volontaires s'enrôlent en masse. Un chant guerrier, la Marseillaise, est composé par un officier, Rouget de l'Isle.

Le 10 août 1792, le palais des Tuileries, résidence du Roi, est pris d'assaut par le peuple de Paris.



L'attaque des Tuileries.

39e LEÇON

VALMY

Les *volontaires* sont envoyés à la frontière. Beaucoup ont conservé leurs vêtements de paysans ou d'ouvriers. Tous sont pleins d'un admirable courage.

Les Prussiens se moquent d'eux. Ils disent que l'armée française est une armée « de tailleurs et de savetiers ». Ils croient que tous ces soldats, qui ne connaissent rien à la guerre, prendront la fuite au premier coup de canon.

Le 20 septembre 1792, les troupes françaises sont massées près de **Valmy**. Elles sont commandées par les généraux **Dumouriez** et **Kellermann**.

L'armée prussienne, composée de vieux soldats bien aguerris et bien commandés, se poste en face. A un moment donné, l'infanterie prussienne, en colonnes serrées, bien alignées, s'avance pour l'attaque.

Voyant cela, Kellermann galope devant ses soldats et ordonne : « N'attendez pas les ennemis : chargez-les à la baïonnette ». Puis, levant au bout de son sabre son chapeau à panache, il crie de toutes ses forces : « Vive la Nation ! »

Les soldats répètent son geste et son cri, et se disposent à prendre le pas de course, baïonnette en avant.

Mais alors — spectacle inoubliable pour les nôtres — les Prussiens s'arrêtent, puis font demi-tour et enfin repartent vers leur camp. Leur général en chef a été inquiet quand il a vu les Français si peu disposés à fuir. Il a donné l'ordre de la retraite.

La bataille se réduit à quelques coups de canon.

Quelques jours après, les Prussiens, honteux, vaincus sans avoir combattu, reprennent le chemin de leur pays.

L'armée des volontaires, l'armée « des tailleurs et des

savetiers » a, par sa crânerie, tenu en respect de vieilles troupes, et sauvé la France de l'invasion.

Toute la France est fière de la tenue de ses soldats et prend confiance dans son armée nouvelle.

Le lendemain de l'affaire de Valmy, la **République** était proclamée à Paris (21 septembre 1792).

RÉSUMÉ

L'armée des volontaires est envoyée à la frontière, à la rencontre de l'armée ennemie.

Le 20 septembre 1792, les généraux Dumouriez et Kellermann arrêtent l'armée prussienne près de Valmy. Bientôt après, cette armée repasse la frontière.

Le 21 septembre 1792, la République est proclamée à Paris.



Kellermann à la bataille de Valmy.

40e LEÇON

HOCHE ET MARCEAU. BARA

Le combat de Valmy n'a pas terminé la guerre. Commencée en 1792, celle-ci ne prendra fin qu'en 1815, 23 ans après.

Vous avez vu combien est vaillante la nouvelle armée. Pour la commander, les généraux habiles, hardis, ne vont pas manquer.

En voici deux que vous devez aimer et admirer : **Hoche, Marceau.**

Ce sont deux *enfants du peuple.* Hoche est le fils d'un garde d'écurie, à Versailles ; Marceau, d'un modeste employé de commerce, à Chartres. Au temps des Rois, ni l'un, ni l'autre, n'auraient pu devenir officiers, car ils n'appartenaient pas à des familles nobles.

L'un et l'autre sont *très jeunes.* Hoche est général à 25 ans, Marceau à 24. Les anciens officiers de l'armée royale ayant, presque tous, émigré, les officiers de la République peuvent, s'ils ont beaucoup de courage et de mérite, arriver très vite aux plus hauts grades.

Quand ils doivent combattre des Français — ce fut le cas dans la *guerre de Vendée* — tous deux se montrent humains et généreux. En Vendée, les paysans se sont révoltés : Hoche, Marceau les ont vaincus. Mais ensuite, ils les ont traités avec douceur, car ce sont des Français égarés, non des ennemis. Ils avaient pris les armes parce qu'ils croyaient que la République voulait persécuter la religion. Hoche et Marceau laissent revenir les prêtres en fuite et la paix se rétablit.

Contre les ennemis du dehors, les deux généraux égalent les meilleurs d'autrefois. Hoche a refoulé les *Allemands* de l'*Alsace*, comme l'a fait, jadis, Turenne. Marceau a vaincu souvent les *Autrichiens.*

Tous deux sont morts *jeunes :* Hoche, épuisé de fatigue, à 29 ans. Marceau, tué dans un combat, à 27 ans. Voyez, sur la gravure, le bel hommage de respect que les officiers autrichiens, ses adversaires, rendent à ce grand mort.

Pendant cette belle période de la République, les *enfants* même savent mourir pour elle et pour la Patrie.

Voici l'histoire d'un petit Parisien, **Bara**. A 14 ans, il accompagne l'armée qui va combattre en Vendée. Un jour, il conduit les chevaux des soldats à l'abreuvoir. Il est surpris par un groupe de Vendéens révoltés. Sa jeunesse les touche. L'un d'eux lui dit : « Crie : Vive le Roi, et nous te laisserons aller ». L'enfant se recueille un instant, et crie : « Vive la République ! ». Il est frappé à mort, aussitôt.

RÉSUMÉ

Hoche et Marceau, enfants du peuple, comptent parmi les plus jeunes et les plus brillants généraux de la République. Ils sont morts pour la France, l'un à 29 ans, l'autre à 27.

Bara est un courageux enfant, mort, lui aussi, pour la France et la République, en Vendée.



La dépouille de Marceau saluée par ses ennemis.

41e LEÇON

NAPOLÉON BONAPARTE (I)

En 1768, la République de Gênes (Italie) vend l'île de *Corse*, qui lui appartient, à la France.

A ce moment, vit à Ajaccio, capitale de l'île, la famille d'un jeune avocat, *Charles Bonaparte*. Un an après, dans cette famille, vient au monde un petit garçon à qui ses parents donnent le prénom corse de **Napoléon**.

La famille est peu aisée. Le père obtient que le jeune Napoléon soit élevé dans une école militaire de France. L'enfant est envoyé à Brienne, puis à Paris. Il est intelligent, renfermé, très travailleur. Des professeurs disent de lui : « Il ira loin ».

A la sortie des écoles militaires, il est nommé officier. On est à la veille de la Révolution. Les jeunes gens, ayant choisi la carrière des armes et qui ont de la valeur, vont avancer vite. Le jeune Bonaparte est remarqué, partout où il passe. A 24 ans, il devient général. A 27 ans, il reçoit le commandement en chef de l'armée d'**Italie**. Il y fait merveilles. Il bat les Autrichiens dans toutes les rencontres. A *Arcole*, pourtant la bataille est difficile : ses soldats hésitent à avancer. Il saisit un drapeau et s'élance sur un pont balayé par la mitraille. Ses soldats, entraînés par son exemple, franchissent le pont et la victoire est à nous.

Il revient à Paris au milieu d'un immense enthousiasme.

En *Egypte*, où il dirige ensuite une campagne contre les Anglais, sa flotte subit un désastre qui arrête ses succès. Il rentre en France, acclamé partout. Il pense alors à devenir le maître du gouvernement. Avec l'aide de ses soldats, il chasse les députés et se déclare chef de l'Etat. Vilaine victoire, cette fois ! Cet *acte de violence* lui sera toujours reproché.

Il prend le titre de **Premier Consul**.

Devenu tout-puissant, il signe la *paix* avec les Autrichiens et les Anglais. La France retrouve, grâce à lui, le calme et la sécurité. On la surnomme la *grande nation*. Il semble que la Révolution se termine dans la gloire.

Malheureusement, la paix ne dure qu'un an, car ni l'Autriche ni l'Angleterre ne veulent laisser la France augmenter encore sa puissance militaire. Et Bonaparte, de son côté, rêve de nouvelles victoires.

RÉSUMÉ

Napoléon Bonaparte, né à Ajaccio (Corse), devient illustre par ses victoires en Italie.

Devenu chef du gouvernement, en France, il prend le titre de Premier Consul.



Napoléon Bonaparte au pont d'Arcole.

42e LEÇON

NAPOLÉON PREMIER (II)

En 1804, le Premier Consul change son titre contre celui d'**Empereur des Français**. Il s'appellera désormais **Napoléon Premier**. Comme il veut être plus qu'un roi, il fait venir le *Pape* à Paris pour le sacrer.

La République a disparu.

L'Empereur est un homme extraordinaire. Il *travaille* sans repos, se couche très tard, mange vite et peu, à n'importe quelle heure, se garde bien de perdre son temps dans les fêtes.

Un soir, il est attendu au bal, chez un de ses ministres. Mais, cette nuit-là, il travaille avec un autre ministre. L'Impératrice le fait appeler, du bal où elle l'attend, plusieurs fois. Il répond toujours : « J'y vais, dans un instant ». Et il continue à travailler. A 3 heures du matin, il dit à son compagnon de travail : « Il est tard, allons nous coucher ». Il monte dans sa chambre. Le bal est complètement oublié !

Ce qui l'occupe, avant tout, c'est son armée.

Son règne n'est qu'une *longue guerre contre l'Europe*. Les rois, qui étaient les ennemis de la Révolution, le sont encore de Napoléon et de la France.

Napoléon remporte sur eux des victoires répétées. L'Europe tremble devant lui. Nos armées entrent dans toutes les capitales. Nos drapeaux flottent sur tous les clochers.

Un seul Etat échappe à l'Empereur : l'*Angleterre*. La mer, qui l'entoure de tous côtés, la protège. Pour l'atteindre, il faudrait des bateaux. L'Empereur n'en a pas.

Il essaie de la ruiner et de la prendre par la famine en défendant à toute l'Europe de faire du commerce avec elle. Il ne réussit qu'à demi. Pendant ce temps, il perd ses meilleures troupes sous le soleil de l'*Espagne* ou dans les neiges de la *Russie*. Enfin, il est vaincu par les Prussiens et les Anglais, à *Waterloo*, en Belgique (1815).

Toutes les conquêtes de la Révolution et de l'Empire, il faut les rendre.

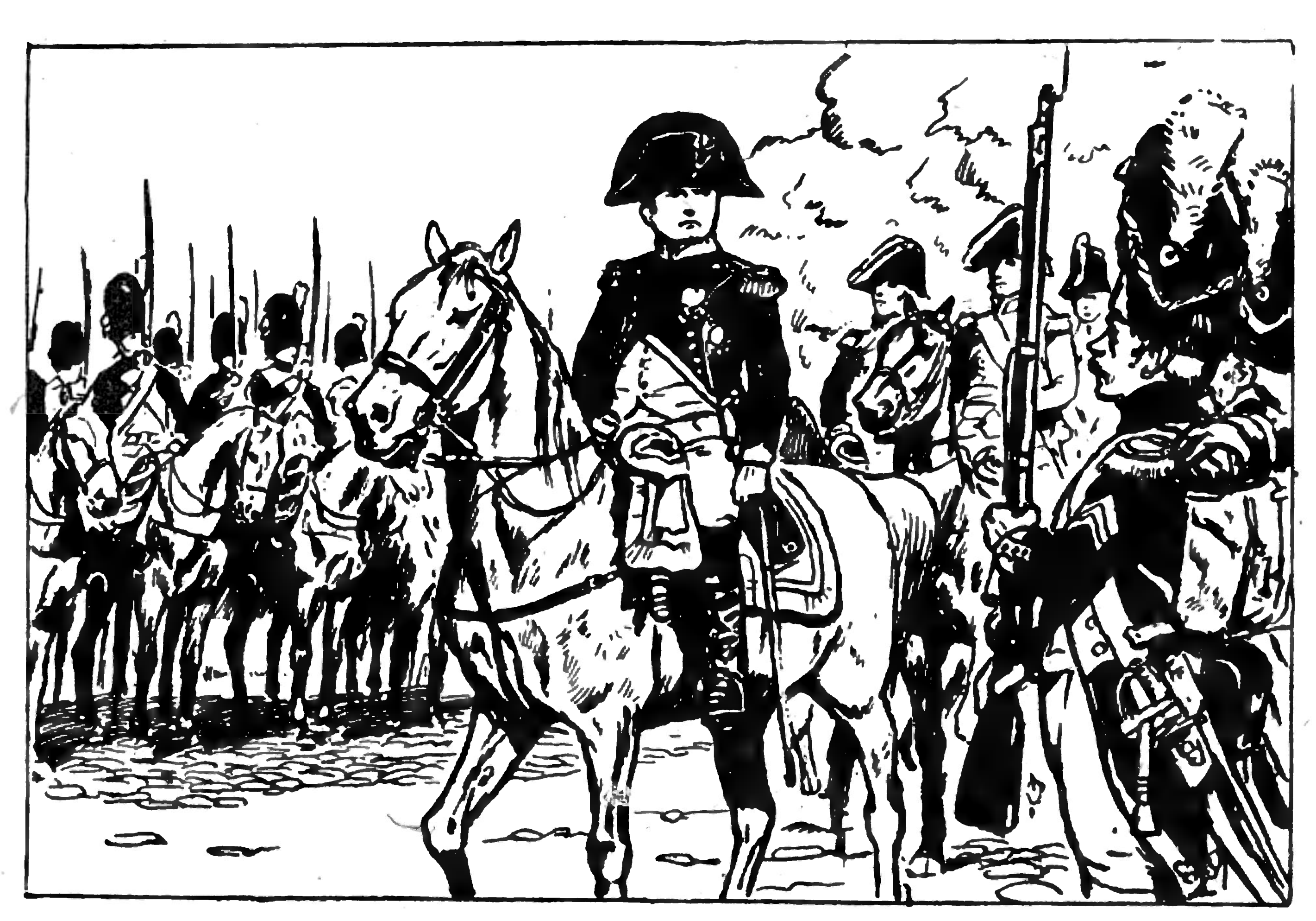
Napoléon est envoyé très loin, dans une île perdue de l'Océan Atlantique, **Sainte-Hélène**, d'où il ne pourra ni s'évader, ni être enlevé. Il vit encore six ans, sous un climat brûlant. Il meurt en 1821. Il laisse à la France des souvenirs glorieux, mais aussi beaucoup de deuils et de misères.

En 1840, son corps a été ramené à Paris, et déposé aux **Invalides**.

RÉSUMÉ

En 1804, Napoléon prend le titre d'Empereur. Son règne, qui dure 11 années, est une longue guerre contre l'Angleterre et les grands Etats de l'Europe.

Vaincu à Waterloo (1815), il perd sa couronne, et meurt à Sainte-Hélène, petite île anglaise de l'Océan Atlantique, en 1821.

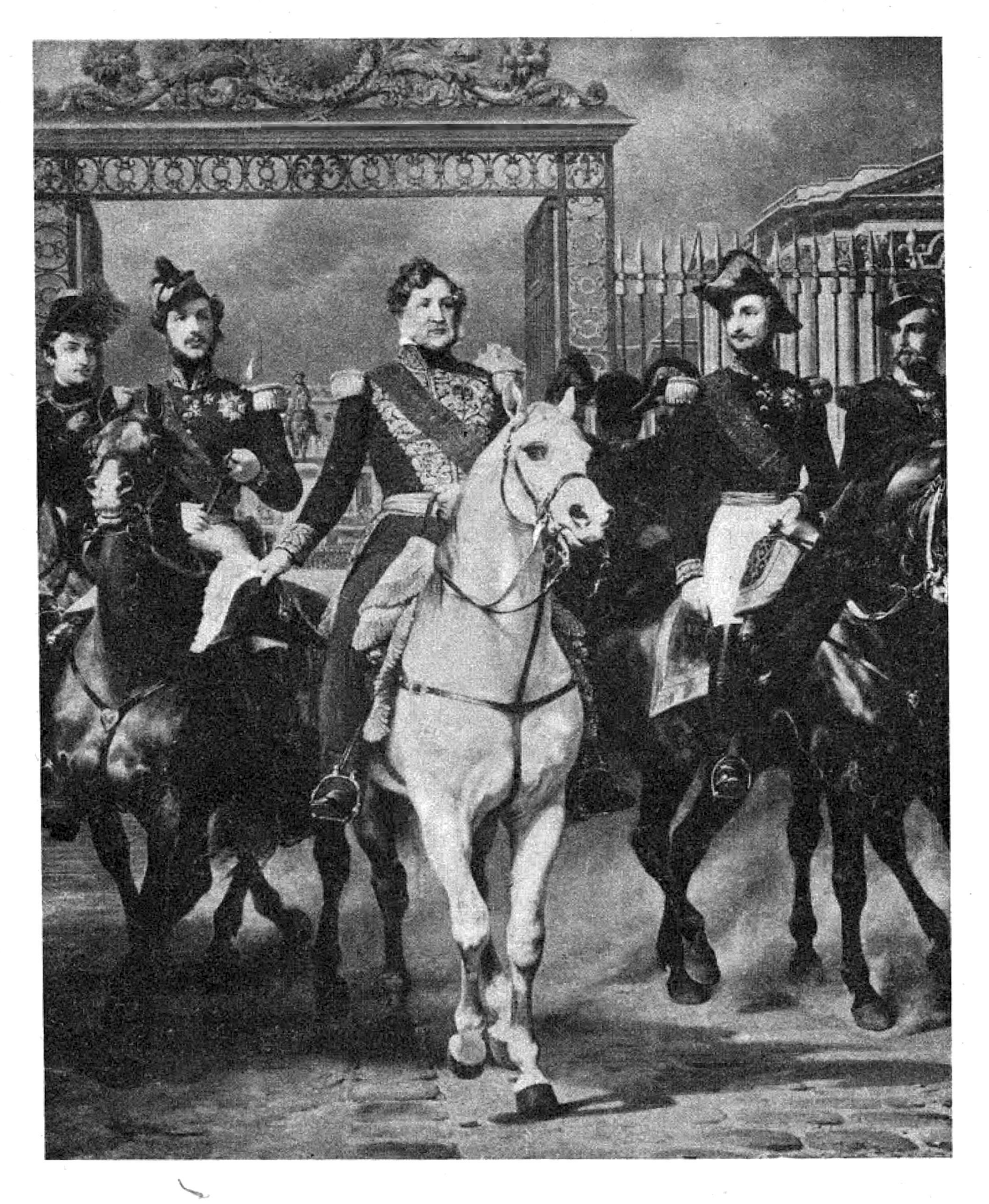


Napoléon Ier passe les troupes en revue.



NAPOLÉON Ier PAR DAVID

Ce portrait de l'empereur n'est qu'un fragment d'un grand tableau montrant Napoléon remettant des aigles, c'est-à-dire des drapeaux à ses soldats. L'empereur est vêtu du grand manteau de cour ; il tient de la main gauche le sceptre. Une couronne de lauriers est posée sur sa tête. Autour de lui les grands « dignitaires » de l'empire, maréchaux et généraux.



LOUIS-PHILIPPE et ses FILS PAR H. VERNET

Le peintre a représenté le roi entouré de ses fils devant la grille du château de Versailles, que le souverain vient de quitter après avoir inauguré le Musée du Château. Derrière lui on aperçoit, dans la cour, la Statue de Louis XIV à cheval.

43e LEÇON

LES TROIS GLORIEUSES

Napoléon disparu, les rois de France reparaissent dans l'histoire de notre pays. Le trône est, comme on dit, restauré, c'est-à-dire rétabli. On appelle cette période la **Restauration.**

Deux rois règnent successivement. Ce sont deux frères de Louis Seize : *Louis Dix-Huit* et *Charles Dix*.

Ils ne connaissent plus la France qu'ils ont quittée sous la Révolution, il y a vingt-cinq ans. Il s'est passé tant de choses depuis ce temps ! Ils commettent des maladresses. Ainsi, ils vont jusqu'à remplacer le *drapeau tricolore*, qui a vu tant de victoires, par le *drapeau blanc* des anciens Rois. Les vieux soldats ne sont pas contents.

Louis Dix-Huit a pourtant accepté que la France nomme des députés, pour prendre part aux travaux du gouvernement. Charles Dix s'en débarrasserait volontiers !

Conseillé par son ministre *Polignac*, Charles Dix tente, en 1830, un grand coup. Il décide que la chambre des députés sera renvoyée, que les électeurs très riches, seuls, en nommeront une autre et que les journaux ne publieront plus rien sans la permission du gouvernement.

Aussitôt, une *Révolution* éclate à Paris.

Le peuple, journalistes en tête, prend les armes. Il établit, au travers des rues, des barrages de pavés, de voitures renversées, de barriques, pour empêcher les troupes de Charles Dix de passer. Des deux côtés de ces *barricades*, soldats et ouvriers se fusillent. La troupe, enfin, recule. Au bout de trois jours, le peuple a été victorieux.

Ce sont ces trois journées (27-28-29 juillet 1830) que le peuple a appelées les **Trois Glorieuses.**

Charles Dix, vaincu, s'éloigne de Paris. Puis il quitte la France.

Le peuple, vainqueur, aurait pu proclamer la *République*. Mais la chambre des députés préfère appeler au trône le *duc d'Orléans*, cousin du roi renversé. C'était un homme intelligent et cultivé, qui avait des goûts simples. Il aimait se promener à pied dans Paris, un parapluie sous le bras.

Le duc d'Orléans prend le nom de **Louis-Philippe Premier**, et le titre de roi des Français. Le *drapeau tricolore* est rétabli.

RÉSUMÉ

Charles Dix, le second roi de la Restauration, est renversé après trois journées de révolution à Paris (27-28-29 juillet 1830).

Ces journées sont appelées « les Trois Glorieuses ».

Il est remplacé par son cousin, Louis-Philippe Premier.



Les barricades dans les rues de Paris.

44e LEÇON

UN ÉPISODE DE LA CONQUÊTE DE L'ALGÉRIE

Alger, la ville des pirates barbaresques, a été prise par les Français en 1830, sous le règne de Charles Dix.

Le roi venge ainsi une insulte faite à son consul par le dey, chef des Turcs d'Alger. Au cours d'une discussion, le dey a chassé le consul en le frappant, au bras, avec le manche de son éventail.

Mais Alger prise, la *conquête de l'Algérie* n'a fait que commencer. Elle va durer 17 ans. Elle occupe tout le règne de Louis-Philippe.

Notre principal adversaire est un jeune Arabe très courageux, **Abd el Kader**.

Le général qui l'a vaincu, c'est **Bugeaud**.

Voici l'un des plus étonnants faits d'armes de cette longue lutte : la prise de la *smala* d'Abd el Kader par le *duc d'Aumale*, le plus jeune des fils de Louis-Philippe. Il a 23 ans. C'est un brillant officier de l'armée d'Afrique.

En 1843, Bugeaud lui donne mission de rechercher la smala d'Abd el Kader et de s'en emparer. La smala, c'est le camp d'Abd el Kader. Elle groupe sa famille, ses soldats, ses troupeaux.

Le duc d'Aumale part, avec 600 cavaliers. Les montagnes de l'Atlas franchies, il aperçoit tout à coup la smala couvrant, au loin, la plaine. Un officier lui dit : « N'attaquez pas, je vous en supplie : il y a, dans cette immense smala, au moins 20.000 soldats ».

« On n'a jamais reculé dans ma famille », répond le duc. Et se retournant vers ses cavaliers, il commande : « En selle, et au galop ».

L'escadron arrive en trombe sur la smala surprise. En un instant, le désordre devient indescriptible. Les Arabes

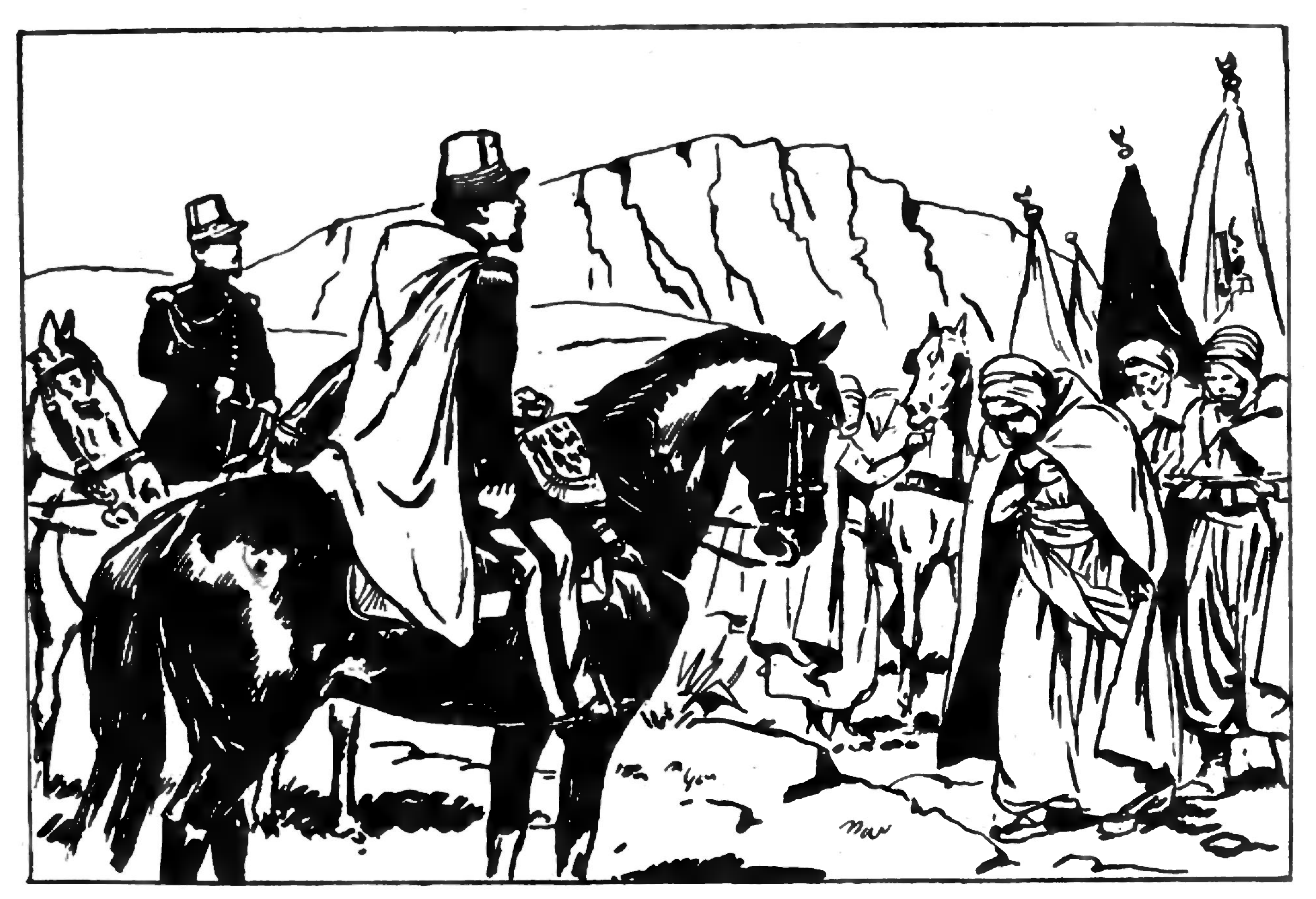
abandonnent toute résistance, car Abd el Kader n'est pas là. Seules, sa femme et sa mère réussissent à s'enfuir, avec un groupe de fidèles. Aumale fait 3.000 prisonniers, et laisse le reste, qu'il ne peut ramener.

Quatre ans après, le duc d'Aumale remplace Bugeaud à la tête de l'Algérie. Il recevra la *soumission d'Abd el Kader*. Le chef arabe se rend aux Français après 14 années d'une résistance aussi acharnée que loyale.

RÉSUMÉ

Alger a été prise par les Français en 1830.

La défense de l'Algérie arabe a été, par la suite, dirigée par Abd el Kader. Sa smala (camp) a été prise par le duc d'Aumale en 1843. Il s'est rendu aux Français en 1847.



Abd el Kader offre sa soumission.

45e LEÇON

GAMBETTA

En 1870, règne en France l'Empereur **Napoléon Trois.**

Une *grande guerre* éclate entre la France et l'Allemagne. Napoléon Trois, vaincu à Sedan, se rend aux ennemis.

A cette nouvelle, une *révolution* éclate à Paris : la **République est proclamée** (4 septembre 1870). Le gouvernement nouveau prend le nom de **Gouvernement de la Défense Nationale**, afin de bien marquer qu'en continuant la guerre, la République n'a qu'un but : défendre et sauver la Patrie.

Parmi les membres du Gouvernement se trouve un jeune avocat, **Léon Gambetta**, né à Cahors (Lot).

Il a 32 ans. Il est déjà célèbre, car son talent d'*avocat* est étonnant. Quand il parle en public, sa voix éclate comme un tonnerre ; ses paroles magnifiques font, parmi ceux qui l'écoutent, crépiter les applaudissements et les bravos. C'est un grand orateur.

C'est aussi un *grand patriote*. Paris étant investi, c'est-à-dire entouré complètement par les armées allemandes, Gambetta quitte la ville en ballon, passe au-dessus des lignes ennemies et va organiser la guerre en province.

Il appelle les Français aux armes. Beaucoup s'engagent. Gambetta forme ainsi trois armées, peu expérimentées, certes, mais ardentes, héroïques.

Elles arrivent trop tard. Paris, où l'on meurt de faim, n'est pas délivré.

Alors, il faut signer la *paix* et abandonner, hélas ! au vainqueur les deux provinces qu'il réclame : l'**Alsace et la Lorraine**.

Gambetta souffre cruellement de n'avoir pu les sauver. Toute sa vie, il gardera en lui ce désir brûlant : les recouvrer, les rendre à la Patrie. Il dira, en parlant d'elles : « Pensons-y toujours, n'en parlons jamais. »

Gambetta est aussi un *Grand Républicain*. A cette époque, beaucoup de gens, en France, croient que la République, c'est la révolution dans la rue, le désordre, le pillage. Gambetta explique partout que c'est le contraire. « La République, dit-il, fidèle à sa devise : liberté, égalité, fraternité, c'est la paix dans le pays, la bonté pour les humbles, la justice pour tous. »

Il meurt, jeune encore, à 43 ans (1882).

RÉSUMÉ

En 1870, la guerre avec l'Allemagne entraîne, après la capitulation de Napoléon Trois à Sedan, la proclamation de la République.

L'un des chefs du parti républicain est un grand orateur, Gambetta, qui est aussi un grand patriote. Il meurt en 1882.



Gambetta quitte Paris en ballon.

46e LEÇON

JULES FERRY

Jules Ferry est, avec son ami Gambetta, l'un des fondateurs de la 3e République.

Avocat, comme Gambetta, sa parole est celle d'un chef habile et ferme. Né à Saint-Dié, dans les Vosges, Jules Ferry est un Lorrain.

Ministre, il défend deux grandes causes : celle des **écoles**, celle des **colonies**.

Il veut des écoles pour tous, parce que l'ignorance lui paraît indigne du peuple français, à qui la République vient de donner le droit de vote.

Et ces écoles, il les veut *laïques*, c'est-à-dire non religieuses mais non pas contraires à la religion. Les maîtres n'enseigneront plus le catéchisme, mais le ministre leur défend de prononcer un seul mot qui puisse blesser aucune conscience.

Ferry a pensé aussi que la France, riche et puissante malgré sa défaite de 1870, doit posséder au loin des *Colonies*.

Il a acquis la *Tunisie*, en Afrique, le *Tonkin*, en Asie.

Mais des députés, très patriotes, disaient : « Si nos armées sont occupées aux Colonies, nous ne pourrons jamais reprendre à l'Allemagne l'Alsace-Lorraine. »

Or, un jour, on apprend à Paris, qu'au Tonkin, nos troupes viennent de subir une grave défaite. Cette nouvelle était très exagérée : il ne s'agissait que d'un léger recul. Mais, sur le coup, un cri de colère monte contre Jules Ferry. Une terrible séance a lieu, à la Chambre des Députés. *Clemenceau*, un de ses adversaires, apostrophe le ministre : « Allez-vous-en, nous ne voulons plus vous connaître. »

Ferry, hué, sifflé, est contraint de donner sa démission, et même de quitter la salle par un chemin secret. Au dehors, la foule lui aurait fait un mauvais parti.

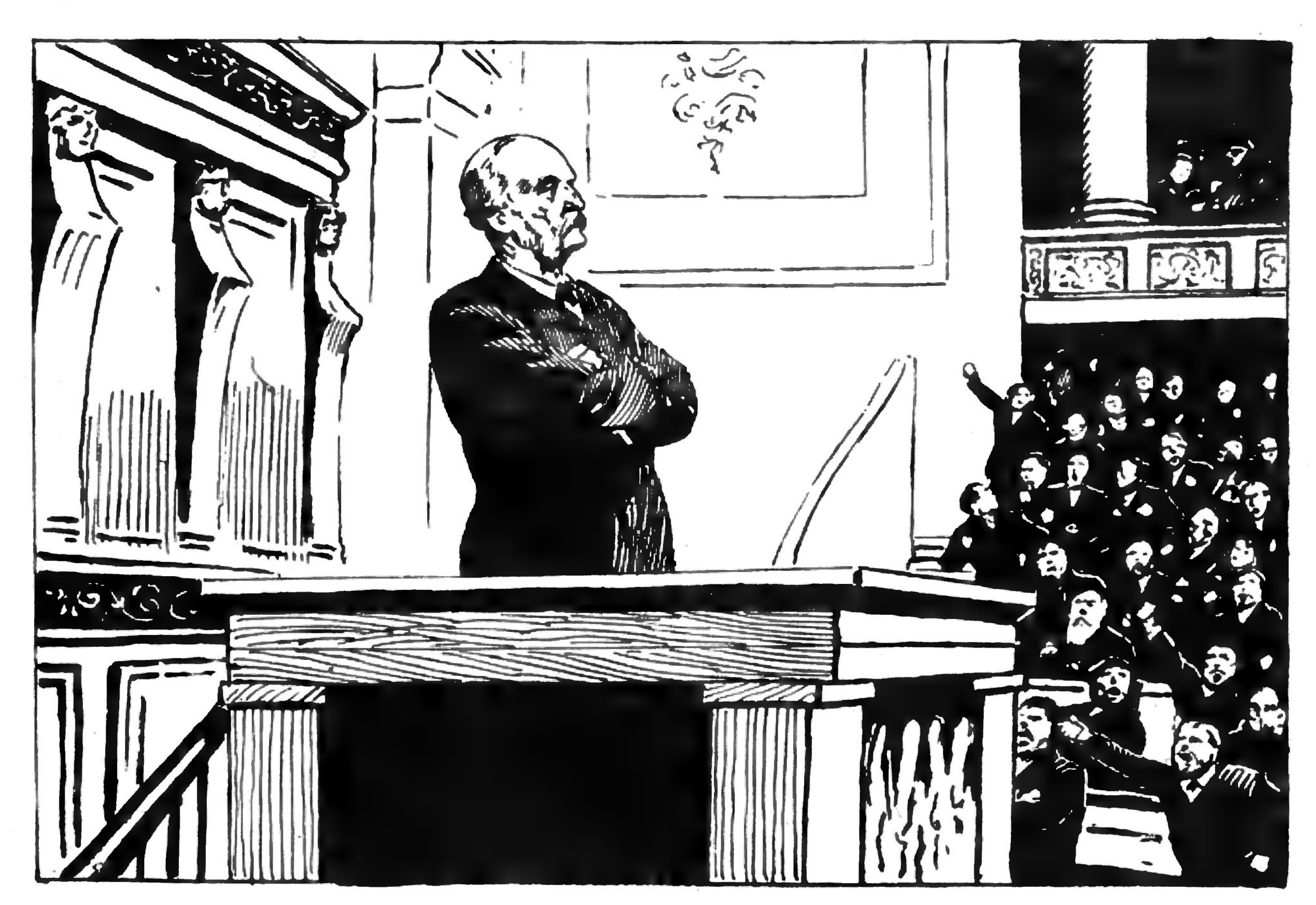
Et pourtant !

Est-il un mauvais Français, le ministre qui a doublé, au loin, l'étendue de notre empire colonial ? S'il ne veut pas de guerre contre l'Allemagne, c'est parce qu'il juge que la France, alors sans alliée, serait facilement vaincue. Et voici ce qu'il a écrit, dans son testament : « Je désire que mon corps repose à Saint-Dié, près de la ligne bleue des Vosges, où monte, jusqu'à mon cœur fidèle, la plainte des vaincus. »

RÉSUMÉ

Jules Ferry est, après la mort de Gambetta, le chef du parti républicain.

Il a défendu deux grandes causes : l'enseignement laïque et le développement de notre empire colonial. Nous lui devons l'acquisition de la Tunisie et du Tonkin.



Jules Ferry à la Chambre des Députés.

47e LEÇON

PASTEUR

Pasteur est un grand Français qui ne s'est jamais occupé des choses du gouvernement, ni de la guerre.

C'est un savant. Il a rendu à la France et au genre humain d'immenses services, par un travail silencieux, solitaire, infiniment fécond.

Grâce aux savants, la vie devient de plus en plus facile, commode, heureuse. Nous leur devons les chemins de fer, les machines électriques, les autos, les avions, et bien d'autres choses encore.

A toutes les époques, la France a donné au monde des savants. De nos jours, *Adler*, le premier constructeur d'avions, *Louis Lumière*, l'inventeur du cinéma, *Berthelot*, le créateur de la pharmacie chimique, sont des Français.

Pasteur est le plus illustre de tous.

Il a découvert, d'abord, le traitement d'une terrible maladie : *la rage*.

Le premier malade qu'il a soigné est un enfant de 13 ans, mordu depuis plusieurs jours par un chien enragé. Pasteur suit en tremblant l'effet du traitement qu'il applique. Son émotion est celle du savant, anxieux de voir ses remèdes réussir, et c'est aussi celle du brave homme qui connaît le mal affreux dont l'enfant est menacé. Enfin, le malade est sauvé. Le monde entier crie au miracle.

Pasteur a découvert deux choses : 1° il existe des êtres infiniment petits, les *microbes*, qui sont la cause de nombreuses maladies ; 2° ces microbes produisent des poisons avec lesquels on peut préparer les remèdes sauveurs : *sérums* et *vaccins*.

Grâce aux travaux de Pasteur et de ses disciples, les grandes épidémies : la peste, le choléra, le typhus, la diphtérie, sont maintenant vaincues. La terrible maladie du sommeil,

dans les colonies tropicales, est en train de disparaître. Au cours des guerres d'autrefois, des milliers de soldats mouraient de la fièvre typhoïde, de la gangrène, du tétanos. Aujourd'hui, les remèdes pasteuriens ont presque écarté ces dangers.

Soyons fiers pour la France que des millions d'êtres humains doivent, chaque jour, la vie à un Français.

Pasteur est un grand *bienfaiteur de l'humanité*.

RÉSUMÉ

Pasteur est un des plus grands savants de la France et du monde.

Il a découvert le rôle des microbes dans certaines maladies, trouvé le remède de la rage, et dirigé les recherches de ses disciples dans la lutte contre toutes les épidémies (peste, choléra, maladie du sommeil, etc...).



Pasteur fait soigner un enfant mordu par un chien enragé.

48e LEÇON

JOFFRE ET FOCH

En 1914, éclate une nouvelle guerre entre la France et l'Allemagne.

On dit que c'est une **guerre mondiale**, parce que la plupart des grandes nations du monde y ont pris part. On s'est battu sur tous les continents, dans toutes les mers.

Français et Allemands ont eu des alliés. Les Russes, les Anglais, les Américains ont combattu avec nous ; les Autrichiens, les Turcs, avec les Allemands.

L'armée française est commandée par le général **Joffre**.

Elle est d'abord vaincue à *Charleroi*, en Belgique. Joffre, admirable d'énergie et de sang-froid, ordonne la retraite. Elle s'effectue en bon ordre. A un moment donné, elle s'arrête sur l'ordre de Joffre. « Une troupe qui ne peut plus avancer, commande le général en chef, devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis, et se faire tuer sur place plutôt que de reculer. »

La grande bataille qui se livre alors dure six jours : c'est la **victoire de la Marne** (12 septembre 1914).

Après la Marne, la guerre se fait dans les *tranchées*.

Foch continue et achève le bon travail de Joffre. C'est, lui aussi, un chef ardent et réfléchi. Il inspire à tous une telle confiance que toutes les armées alliées, l'anglaise et l'américaine comme la française, l'acceptent comme chef suprême.

A ce moment, les Allemands attaquent la ville d'*Amiens*. Un général anglais demande à Foch ce qu'il compte faire. Il répond : « Me battre devant Amiens, me battre dans Amiens, me battre derrière Amiens. » Ce qui signifie : « Nous devons combattre partout et toujours, et ne jamais désespérer. »

Grâce à cette résolution, Foch finit par défaire complètement les Allemands. Il devient le grand vainqueur de la guerre, sur *la Somme* comme sur *la Marne.*

Les Allemands, vaincus, *capitulent.* Au **Traité de Versailles** (1919), ils nous rendent l'*Alsace et la Lorraine* et s'engagent à payer la réparation de toutes les dévastations qu'ils ont commises (villes et villages bombardés, navires coulés, etc...).

RÉSUMÉ

La première guerre mondiale a lieu, de 1914 à 1917, contre l'Allemagne.

L'Allemagne a été vaincue, surtout par deux généraux français, Joffre et Foch.

Au traité de Versailles (1919), elle a dû nous rendre l'Alsace-Lorraine.



Les Maréchaux Foch et Joffre au défilé de la Victoire.

49e LEÇON

CLEMENCEAU

Pendant la seconde moitié de la guerre mondiale, le chef du Gouvernement français est **Georges Clemenceau.**

Il a 76 ans. Vigoureux, énergique, dur pour lui comme pour les autres, il ne connaît pas la peur. Toute sa vie, il a travaillé pour la France. En 1870, la perte de l'Alsace et de la Lorraine l'a désespéré. Pendant longtemps, à la Chambre des députés, il a été l'adversaire de Jules Ferry, parce qu'il craignait que les expéditions coloniales n'affaiblissent l'armée. A la tribune, ce redoutable orateur est déjà surnommé *le Tigre.*

Maintenant, il travaille avec passion au succès de nos armes. Chaque jour, debout à 4 heures du matin, il ne se couche qu'à minuit. Son courage, il le communique à tous, Français et alliés, militaires et civils.

Guêtré, coiffé d'un calot de troupier, il va souvent sur le *front*, dans les *tranchées*. Un jour, au moment où il quitte une tranchée, un soldat lui dit : « Permettez-moi de vous offrir, au nom de nos camarades, la seule chose dont nous disposons ». Et il lui présente un bouquet de petites fleurs qu'il est allé cueillir, au péril de sa vie, sur le revers de la tranchée.

Clemenceau, des larmes dans la voix, répond : « Mes enfants, je prends ces fleurs. Elles sont sacrées pour moi. Elles ne me quitteront jamais. Elles iront, avec moi, dans mon cercueil. »

Il a tenu parole. Ces fleurettes, desséchées, sont toujours restées sur son bureau. A sa mort, selon sa volonté, elles ont été déposées près de lui, dans son cercueil.

Il a été surnommé le **Père la Victoire**.

En face du *Président américain Wilson*, du *Premier Ministre anglais Lloyd George*, qui ont préparé, avec lui,

le traité de Versailles, il a donné une haute idée de la France.

Dans le monde entier, la **France de la Victoire** est admirée, comme elle ne l'avait jamais été au cours de son histoire.

La chambre des députés, aux applaudissements de tous les Français, a déclaré solennellement : « *Georges Clemenceau a bien mérité de la Patrie.* »

RÉSUMÉ

Pendant la seconde moitié de la guerre de 1914-1918, le chef du Gouvernement français a été Georges Clemenceau, vieillard extraordinairement énergique et grand patriote.

Il a été surnommé le Père la Victoire.



Clemenceau visite les tranchées.

50e LEÇON

LYAUTEY

Depuis le temps de Jules Ferry, la France a acquis de magnifiques territoires outre-mer : l'*Afrique noire*, *Madagascar*, le *Maroc*. Tous ensemble, avec l'*Algérie*, la *Tunisie*, l'*Indochine*, et la *France elle-même*, constituent ce qu'on appelle aujourd'hui l'**Union française**.

La création de cet empire est une des plus belles pages de l'Histoire de France. Elle fait honneur à de grands Français, comme *Savorgnan de Brazza*, *Gallieni*, *Marchand*, aussi héroïques que Dupleix et Montcalm.

Le plus fameux, le **maréchal Lyautey**, a conquis et organisé le *Maroc*.

Lyautey est né en Lorraine. C'est un grand administrateur et un grand soldat.

Il vient d'arriver au Maroc quand éclate la guerre de 1914. Le Gouvernement lui télégraphie de Paris : « Ramenez vos troupes sur la côte, de peur d'une insurrection dans l'intérieur du pays ». Il répond : « Rien à craindre : ici, il faut garder tout, ou perdre tout. Je garde tout ». Il avait raison : le Maroc ne s'est pas révolté. Lyautey ouvre même deux *Expositions* pendant la guerre : Marocains et étrangers y viennent en foule.

Le *travail* à entreprendre est énorme. Le Maroc est un vieux pays fermé, complètement étranger à la civilisation européenne. En pleine guerre, Lyautey crée des routes, des chemins de fer, des villes. A son arrivée, *Casablanca* compte 7.000 habitants. A son départ, elle en aura 200.000. Et peu de villes de France ont de si beaux boulevards, un port si bien aménagé, si prospère.

Lyautey, connaissant le caractère musulman, respecte les croyances des Indigènes, protège leur travail (tapis, broderies) et les souvenirs de leur passé (monuments, etc...). C'est ainsi qu'il conquiert le Maroc presque sans combat. Il lui répugne de verser le sang. Il réclame, pour le Maroc,

des médecins, plutôt que des soldats. Un médecin, dit-il, vaut un bataillon.

Les Marocains, en retour, l'aiment et le vénèrent.

Rentré en Lorraine quelques années avant sa mort, il demande, par testament, qu'après son décès, son corps soit déposé dans un *mausolée*, qu'il s'est fait construire au Maroc. Son vœu a été réalisé.

Lyautey « **l'Africain** » repose ainsi en terre d'Afrique.

RÉSUMÉ

La France possède aujourd'hui un vaste empire colonial, avec qui elle constitue l'Union française.

De grands Français se sont illustrés à le conquérir et à l'organiser. Parmi eux, il faut citer le Maréchal Lyautey, qui a été le véritable créateur du Maroc français.



Lyautey fait construire un port au Maroc.



LE DÉFILÉ DE LA VICTOIRE EN 1919

Le 14 juillet 1919 eut lieu à Paris un grand défilé des troupes alliées pour fêter la victoire remportée sur l'Allemagne et les autres puissances qui avaient combattu à ses côtés. En tête des troupes qui passent sous l'Arc de Triomphe de l'Etoile s'avançaient côte à côte, à cheval, deux grands chefs français, le maréchal Foch et le maréchal Joffre.



LA LIBÉRATION DE PARIS

Voici deux scènes bien émouvantes pour les Parisiens qui avaient connu l'occupation allemande. En haut des Allemands viennent de se rendre à des soldats sans uniformes, Français de l'armée secrète de la Résistance. En bas les premiers chars de l'armée française viennent de pénétrer dans la capitale et sont accueillis par la foule qui déborde des trottoirs et grimpe même sur les chars pour saluer les libérateurs.

51e LEÇON

UN ÉPISODE DE LA LIBÉRATION

En 1939, commence une nouvelle **guerre mondiale,** la deuxième.

Malheureusement, la France est, cette fois, écrasée par l'Allemagne dès le début (1940). Nos alliés les Anglais, inquiets pour eux-mêmes, ne peuvent venir à notre aide. Les Allemands entrent à Paris. A ce moment, l'Italie nous déclare la guerre. Nous signons un *armistice.*

Mais la guerre n'est pas finie. L'*Angleterre* résiste seule, bientôt aidée par la *Russie,* puis par l'*Amérique.*

Un Français, le **Général de Gaulle,** groupe immédiatement autour de lui, à Londres où il s'est réfugié, les Français qui ont pu échapper aux Allemands pour continuer la lutte.

A partir de 1942, commence en France une **guerre de guérillas.** En s'abritant dans les **maquis,** les forêts, les montagnes, des jeunes gens agissent par surprise. Leurs coups faits, ils disparaissent. Ils sont ravitaillés en secret par les paysans, ou par les avions anglais. Les Allemands, exaspérés, fusillent ceux qu'ils peuvent prendre et massacrent des villages entiers qu'ils accusent d'être d'accord avec les « *Résistants* ».

Pendant ce temps, une armée française reconstituée et combattant en Afrique aux côtés des Anglo-Américains, défait les Allemands et les Italiens en *Tunisie,* puis en *Italie.* Plus tard elle passera en *France,* atteindra les *Vosges,* dépassera le Rhin.

L'Allemand est aussi en retraite du côté *russe.* Après avoir occupé la moitié de la Russie, il est refoulé jusque sur son propre territoire.

Le 6 juin 1944, les Anglo-Américains débarquent en *Normandie.* Les Allemands reculent. Nos volontaires les talonnent. A *Paris* on se bat dans les rues. Des barricades s'élèvent.

Enfin *Paris est dégagé* (25 août 1944). La **libération** est

accomplie. La grande ville frémit de joie et d'enthousiasme. Les drapeaux tricolores surgissent de partout, décorent les fenêtres, sont promenés sur les boulevards. On entend la *Marseillaise* à tous les coins de rue.

Les quatre années de persécution et de honte qu'on vient de subir sont finies.

L'Allemagne, après l'Italie capitule sans conditions le 9 mai 1945.

RÉSUMÉ

La deuxième guerre mondiale (1939-1945) a été, au début, funeste à la France.

Mais après sa défaite (1940), la France commence une guerre de guérillas, qui a aidé nos alliés, anglais, américains, russes, à remporter la victoire (1945).

L'armée française d'Afrique y a contribué aussi, par d'importants succès en Tunisie, en Italie, et, en France, dans les Vosges.



Les premiers chars français dans Paris délivré.

LES GRANDS ÉVÉNEMENTS DE L'HISTOIRE DE FRANCE

(dates à retenir)

52 av. Jésus-Christ.	Vercingétorix à Alésia.
511	Mort de Clovis.
800	Charlemagne, empereur d'Occident.
885	Siège de Paris par les Normands.
1099	Prise de Jérusalem par les Croisés.
1270	Mort de Saint Louis, à Tunis.
1429 (8 mai)........	Délivrance d'Orléans. Jeanne d'Arc.
1572 (24 août).......	La Saint-Barthélemy.
1598	L'édit de Nantes.
1682	Louis Quatorze et la Cour de France, à Versailles.
1763	Perte du Canada et de l'Inde.
1789 (14 juillet).....	Prise de la Bastille par le peuple de Paris.
1792	Valmy. Proclamation de la République.
1815	Waterloo. Chute de Napoléon.
1830	Prise d'Alger par les Français.
1870	Guerre contre la Prusse. Perte de l'Alsace-Lorraine.
1914	1re guerre mondiale. Reprise de l'Alsace-Lorraine.
1939	2e guerre mondiale.

TABLE DES MATIÈRES

Les photographies illustrant ce volume proviennent des collections d'archives de la Librairie Nathan et des photographes suivants : Lévy et Neurdein - C. N. E. T. - Archives phot. d'Art et d'Histoire - Chaumien - Reichler - Touring-Club de France - Roger Viollet - Alinari - H. Manuel - A. F. P. - Breger.

Librairie F. Nathan, Paris
N° d'édit. B 2537 - LVI

Paris, Imp. Henon
Dépôt légal n° 1456 - 1er trim. 1956